

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE PROCESSUS D'HÉROÏSATION DU ROCKET

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR

JULIE PERRONE

JANVIER 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Ce travail est le point culminant d'un peu plus de deux ans d'efforts soutenus par plusieurs, mis à part moi-même, et j'aimerais pouvoir les remercier. Tout d'abord un immense merci à ma directrice de thèse, Fernande Roy. Elle a accepté de diriger la thèse d'une étudiante qu'elle connaissait peu mais, encore plus important, elle s'est enthousiasmée pour un sujet quelque peu éloigné de ses centres d'intérêt, c'est-à-dire le hockey. Sa vaste expérience et ses conseils judicieux ont été essentiels à l'écriture de ce mémoire et je lui en suis des plus reconnaissante.

Des remerciements s'imposent à mon père, Robert, un admirateur invétéré des Canadiens de Montréal, qui a su instiller la même passion chez moi. Je remercie aussi mon mari Rob pour ses connaissances sur le sport qu'il a si patiemment partagées et pour son talent inné de père de famille, lequel a été de bon secours lors des périodes d'écriture intenses.

Finalement, un clin d'oeil à la postérité, c'est-à-dire à mes fils Caemon et Chase, tous deux nés durant cette merveilleuse expérience. Ces derniers liront ce travail dans une quinzaine d'années et comprendront l'importance du hockey et de ses valeurs dans notre famille.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	v
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
THÉORIES ET PROBLÈMES.....	3
A Sur les héros.....	4
B Sur le sport.....	10
C Sur le hockey, les Canadiens de Montréal et Maurice Richard.....	13
D Problématique.....	19
E Méthodologie.....	20
CHAPITRE II	
LE DÉBUT DU PROCESSUS D'HÉROÏSATION 1942-1960.....	22
A Une revue des années quarante.....	23
B Une revue des années cinquante.....	31
C Conclusion.....	45
CHAPITRE III	
LÉGITIMATION 1960-1996.....	47
A Le Rocket se retire, on se met à écrire.....	48
B Des honneurs politiques pour un joueur de hockey.....	57
C Conclusion.....	61
CHAPITRE IV	
INSTITUTIONNALISATION 1996-2007.....	65
A La fin du Forum, la fin d'une époque.....	66
B Un bronze du Rocket.....	69
C Réponses à la maladie : biographies et titre officiel.....	70
D Célébration du talent du Rocket : le trophée Maurice Richard.....	76

E	Le repos pour un héros.....	77
F	La résurgence des outils de mémoire.....	83
G	Conclusion.....	91
	CONCLUSION.....	94
	BIBLIOGRAPHIE.....	98

RÉSUMÉ

Cette étude porte sur le processus d'héroïsation qu'a connu Maurice « Le Rocket » Richard au cours de sa vie. Trois étapes ont été déterminées et sont analysées, la création du héros de 1942 à 1960, la confirmation de son statut de 1959 à 1996 et son institutionnalisation de 1996 à 2007. La première étape nous fait voir la lente construction du héros, Maurice Richard, de ses débuts hésitants à l'émeute qui le propulse au sommet de la célébrité. Cette célébrité est ensuite confirmée par et utilisée pour l'octroi d'honneurs officiels nouvellement créés. Finalement, celui qui est légitimé par ces prix devient lui-même outil de légitimation à la fin du processus ; son image est devenue un symbole en elle-même.

Ces étapes permettent de revoir les principaux événements dans la vie du Rocket mais plus particulièrement de constater des changements dans les histoires que l'on raconte à son sujet. La nature et le contenu de ces modifications nous informent de changements similaires dans la société, par exemple une diminution de la violence auparavant décrite en détail ou l'image changeante de la masculinité. L'image de Maurice Richard s'éloigne donc peu à peu de la réalité ; elle devient l'image du héros dont la société a besoin et vient à représenter les valeurs que cette société veut promouvoir.

À plus grande échelle, ces constatations nous amènent à réfléchir à la construction de la mémoire collective, un phénomène bien illustré par le processus d'héroïsation. En effet, ce processus où l'homme devient héros représente aussi la mise en commun et la modification des mémoires qui existent au sujet de Maurice Richard.

MOTS-CLÉS :

Histoire du Québec ; XXe siècle ; Maurice Richard ; héros ; hockey ; mémoire.

INTRODUCTION

Maurice Richard fait partie de la courte liste des héros québécois et canadiens dont la mémoire perdure encore aujourd'hui. En 2004, quatre ans après sa mort, quarante-quatre ans après sa retraite et soixante-deux ans après ses débuts dans la Ligue nationale de hockey, on le retrouve en vingt-troisième position dans la liste votée par les auditeurs de CBC dans le cadre de la campagne *The Greatest Canadian*. En 2005, le film *Maurice Richard* est sorti en salle, avec une autre vedette québécoise, Roy Dupuis, jouant le rôle du Rocket, et ce film a bénéficié d'un budget énorme dans l'industrie et d'un battage médiatique sans pareil à travers tout le pays. Finalement, en 2006, Benoît Melançon, professeur à l'Université de Montréal, publie un ouvrage sur le Rocket, répertoriant par le fait même tous les produits et tous les documents sortis à son sujet. Bref, le Rocket est toujours présent aujourd'hui.

Nous désirons examiner de plus près le phénomène entourant sa vie, c'est-à-dire le processus d'héroïsation qu'il a connu. Trois étapes ont été déterminées et seront analysées, l'accumulation de records de 1942 à 1960, la confirmation de son statut de 1960 à 1996 et son institutionnalisation de 1996 à 2007. Nous tenterons, par le biais de cette étude, de comprendre comment les héros, Maurice Richard en particulier, représentent les valeurs qu'une société veut promouvoir.

Après avoir examiné l'historiographie des héros et du sport, nous parlerons très brièvement du hockey, des Canadiens de Montréal et de la vie de Maurice Richard. Ensuite, pour inviter le lecteur à suivre nos développements, nous verrons en détail la couverture de la presse montréalaise, québécoise et torontoise à certaines dates sélectionnées, dates qui scandent du même coup nos trois étapes du processus d'héroïsation. Dans ce volet analytique, nous ajouterons, de manière ponctuelle, des

commentaires à propos des héros et des changements dans l'image du héros Maurice Richard à travers les trois périodes. Nos conclusions nous rendent confiante que toute étude portant sur les héros d'une société peut nous aider à mieux connaître celle-ci et à mieux comprendre les relations entre la mémoire et l'histoire. En effet, le phénomène étudié, c'est-à-dire le processus d'héroïsation, illustre du même coup comment la mémoire collective est construite et de quelle manière on inscrit un individu dans l'histoire.

CHAPITRE I

THÉORIES ET PROBLÈMES

Ce mémoire porte sur le processus d'héroïsation que connaît Maurice Richard. Il appert donc nécessaire de débiter notre étude en répertoriant les travaux écrits au sujet des héros. Nous devons comprendre ce qui crée un héros, pourquoi, par qui et comment. Nous analyserons les types de héros choisis et catalogués par différents auteurs et tenterons de déterminer si l'image de Richard correspond à un type précis. Nous examinerons les différentes théories existantes au sujet des éléments nécessaires pour la création du héros, ainsi que différentes conceptions du processus lui-même.

Les développements dans l'image du héros nous amènent à étudier le sport comme un aspect important dans notre étude. En effet, les héros d'aujourd'hui font souvent partie du milieu sportif; il sera donc important de comprendre l'importance du sport dans notre société. Nous nous attarderons de plus à préciser quelques informations au sujet du hockey, du Canadien de Montréal et, bien entendu, de Maurice Richard.

Nous allons donc effectuer, dans ce chapitre, un travail de rétrécissement du cadre d'étude, en partant d'une discussion sur un concept plutôt large, les héros, pour ensuite raffiner notre analyse en se concentrant sur le sport, le hockey, les Canadiens et leur joueur vedette, le Rocket. En terminant, nous devons nous attarder sur deux travaux portant sur le sujet de Maurice Richard, le mémoire de maîtrise de David Di Felice, *The Richard Riot : A Socio-Historical Examination of Sport, Culture and the Construction of Symbolic Identities* et le livre de Benoît Melançon paru récemment, *Les yeux de Maurice Richard*.

A. Sur les héros

Le terme héros, du grec *heros*, signifie « God-person, the person charged with the charisma of the holy and the sacred... »¹ Selon Douglas Porpora, un héros est plutôt un modèle qu'un être sacré et, de ce fait, doit être conceptualisé comme faisant partie d'un groupe de référence idéalisé plutôt qu'étant un objet de prières.² Il s'ensuit donc qu'un héros joue un rôle aussi important que la mémoire dans notre compréhension de l'identité de ceux qui l'admirent : « heroes are an important inner marker of identity. »³ Les différentes définitions d'un héros, quoique variables dans leurs éléments constitutifs, comportent des intersections communes. Le héros se reconnaît par plusieurs aspects : il est issu d'une classe sociale plutôt obscure, sa célébrité est due à des performances impressionnantes qui sont admirées par le public, ce dernier lui offre une réception positive et, éventuellement, une interprétation mythique de ses exploits voit le jour.⁴ Un autre point commun, souligné par Bill Butler, est l'antagoniste, l'autre, l'ennemi, l'obstacle, nécessaire à la construction du héros. Sans l'antagoniste, « the good guy would consist of no more than human flesh and bone with the addition of a few superlatives. »⁵ Selon Butler, ces obstacles ont deux objectifs : premièrement, ils justifient l'identité de l'individu en tant qu'héros et, deuxièmement, ils éliminent, par le biais des victoires, les caractéristiques

¹ Ernest Hakanen, cité dans Douglas V. Porpora, « Personal Heroes, Religion, and Transcendental Metanarratives », dans *Sociological Forum*, vol. 11, n° 2 (1996), 211.

² *Ibid.*, 211.

³ *Ibid.*

⁴ Orrin E. Klapp, « Hero Worship in America », dans *American Sociological Review*, vol. 14, n° 1 (1949), 55.

⁵ Bill Butler, *The Myth of the Hero*, London: Rider, 1979, 18.

« normales » afin de conserver seulement les éléments hors de l'ordinaire.⁶ Un héros se construit et se modifie selon les besoins d'une société, d'une identité, tout comme l'histoire et la mémoire. Plus important encore, un héros survit parce qu'il a un public qui l'héroïse et qui lui permet d'atteindre et de conserver son statut. Maurice Richard est indubitablement un héros; nous étudierons comment il l'est devenu.

Le héros a tout d'abord été conceptualisé dans des « myths which were vehicles of religious truth, history and customs. »⁷ C'est dire que le héros et les mythes qui le construisent font partie de nos coutumes et de notre histoire. Selon Orrin Klapp, lorsqu'il y a engouement pour des héros tels des hommes politiques, des figures religieuses ou des athlètes, on doit voir dans cette manifestation le signe d'un âge marqué par l'instabilité : « the contemporary heroes [...] are a focus of social reorientation in a time of rapid change. »⁸ Bien que l'article fasse référence aux années cinquante, il est possible d'affirmer que toute société a un certain quotient d'instabilité qui résulte en un besoin constant de héros, toujours renouvelés. Les héros sont donc une force politique importante, tout comme la mémoire : les détenteurs de pouvoir utilisent les héros comme image idéalisée de ce qu'un individu de cette société devrait être.

Un héros est le personnage qui entreprend les actions d'un mythe; le mythe est une histoire, le héros son acteur. Tout comme un mythe, un héros est institutionnalisé, accepté par la population en général: « Heroes are institutionalized and mythologized because they are created as representatives and models of the values society regard

⁶Bill Butler, *The Myth of the Hero*, 80.

⁷ *Ibid.*, 6.

⁸ Orrin E. Klapp, « The Creation of Popular Heroes », dans *The American Journal of Sociology*, vol. 54, n° 2 (1948), 135.

most highly... »⁹ Le mythe nous explique une création alors que le héros nous explique ce que la société veut représenter, c'est un guide : « Les plus grands sont des références, des guides, des modèles qui éclairent la marche des sociétés. »¹⁰ On peut apprendre beaucoup plus d'une société par ses héros puisque c'est une image idéalisée de ses composantes et une explication du mythe perpétué. Le héros n'est pas réel, on l'admire pour ce qu'il représente, pas ce qu'il est vraiment. Georges Minois souligne cet argument dans son livre sur le culte des grands hommes :

Le grand homme que l'on vénère n'est jamais l'homme tel qu'il a vécu, avec ses défauts, ses petites, ses banalités. Ce que l'on vénère, c'est son image, celle qu'il a forgée avec son entourage et que la société accepte, dans un jeu de rôle complexe et complice.¹¹

Mark Gerzon affirme que ceux qui disent vouloir être Mickey Mantle ou O.J. Simpson ne font pas référence aux individus eux-mêmes. En effet, Gerzon souligne que personne ne connaît vraiment ces athlètes, « tired men who tore themselves from their families [...] who, by the age of forty, were managing restaurants or marketing rental cars. »¹² Si l'on pense au Rocket, peu de gens savent qu'il a tenté de faire commerce plusieurs fois et que la plupart de ses tentatives n'ont pas fonctionné.

Un héros est donc une représentation à grande échelle de ce que la société qui le célèbre apprécie comme valeurs et de l'identité qu'elle veut projeter. Plus encore, le héros est en fait la matérialisation de ce qu'une société considère comme « le bien » dans la représentation de son identité : « our identities are always defined [...]

⁹ Kerry Noonan, *The Discourse of Hockey in Canada : Mythologization, Institutionalization and Cultural Dissemination*, Mémoire de maîtrise, Ottawa, Université de Carleton, 2002, 88.

¹⁰ Georges Minois, *Le culte des grands hommes : des héros homériques au star system*, Paris : Louis Audibert, 2005, 9.

¹¹ *Ibid.*, 10.

¹² Mark Gerzon, *A Choice of Heroes. The Changing Faces of American Manhood*, Boston: Houghton Mifflin Company, 1982, 3.

in relation to some sense of the good. »¹³ Contrairement à l'argument de Peter Rickman, les héros ne sont pas représentatifs de ce que l'on est mais plutôt de ce qu'on veut ou devrait être. Il faut garder en mémoire que le héros, comme la mémoire, est une image idéalisée et donc imaginée; on ne peut retrouver un individu qui a en lui toutes les qualités et valeurs que l'on appose au héros. En fait, un héros est un héros parce qu'il est unique et hors de la norme et représente « what the collective society has deemed to be essential to its identity. »¹⁴ Le besoin pour des héros peut donc être expliqué par le besoin de matérialiser les valeurs à promouvoir, d'offrir un modèle concret à suivre.

Plusieurs auteurs ont tenté de cataloguer les héros de ce monde afin de mieux cerner les identités et valeurs reliées à ces derniers. Thomas Carlyle présentait, en 1840, six types de héros : la divinité, le prophète, le prêtre, le poète, l'homme de lettres et le roi. Bien entendu, ces types sont bien de leur époque : la religion est présente et la monarchie est le type le plus puissant de héros. Mark Gerzon, quant à lui, identifie cinq types de héros, qui sont synonymes avec des images de masculinité : l'homme de la frontière, le soldat, le travailleur, l'expert et Dieu. Malgré 142 ans de différence entre les deux auteurs, on peut voir des similitudes entre les deux classifications. La divinité trouve son importance chez les deux auteurs et l'homme de lettres de Carlyle est l'expert de Gerzon, puisque tous deux sont héros à cause de l'étendue de leurs connaissances. L'homme de la frontière de l'un correspond au prophète de l'autre puisque tous deux ouvrent le monde à des horizons nouveaux. Le roi n'est plus, mais le soldat, celui qui défend le présent système démocratique est encore présent, héros parce qu'il a le pouvoir de changer la forme des sociétés. Le poète et le prêtre ne sont plus en ces temps modernes et ils semblent avoir été remplacés par le héros honnête qui gagne le pain de sa famille. La religion,

¹³ Douglas V. Porpora, « Personal Heroes, Religion, and Transcendental Metanarratives », 212.

¹⁴ Kerry Noonan, *The Discourse of Hockey in Canada*, 102.

la politique, la culture sont donc des éléments communs dans les types de héros de Gerzon et Carlyle. Pourtant, nous désirons comprendre les héros à travers leurs traits de caractères, puisque ce sont les idéaux d'une société. Gerzon et Carlyle ne nous expliquent pas comment les héros de différents types se créent ni comment les reconnaître. Ils font référence à des fonctions bien précises et nous ne croyons pas que cette classification soit bien éclairante.

La classification de Orrin E. Klapp, une sommité dans l'étude des héros populaires, nous aide beaucoup plus dans notre étude de Maurice Richard puisque l'auteur détaille comment chacun des types vient à exister et à quels besoins il répond. Selon Klapp, six types de héros existent. Le héros conquérant est invincible et ses exploits sont inimitables.¹⁵ Cette image est concentrée sur les exploits physiques, ce qui fait que toute faiblesse menace le héros de perdre sa crédibilité auprès de ses admirateurs. Le héros « Cendrillon » connaît du succès après avoir été ridiculisé ou complètement ignoré. Il est le héros auquel on n'avait jamais pensé, c'est une surprise. Klapp identifie une variante du type « Cendrillon », celle du garçon pauvre qui devient célèbre, variante utilisée par bon nombre de médias sportifs. Selon l'auteur, « if it were desired by a professional baseball club to build him up into a hero, it might be useful to publicize him as a Cinderella-like figure. »¹⁶ Le héros rusé et intelligent vient contrebalancer l'image du conquérant. Ce héros bafoue ses ennemis par sa verve, son pragmatisme et son sarcasme. Le héros délivreur porte secours aux gens en danger, l'image même du super héros. Ce héros paraît bien dans des situations dramatiques dans lesquelles il fait une entrée remarquée. Selon Klapp, « almost any social problem or crisis in politics, sports, or everyday life provides an opportunity for a delivering hero. »¹⁷ Le héros bienfaiteur

¹⁵Orrin E. Klapp, « The Creation of Popular Heroes », 136.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*, 137.

aide les plus démunis; il est connu pour sa générosité. En dernier lieu, le martyr est aussi un héros type. L'individu qui se sacrifie pour une cause atteint automatiquement un statut mythique. Klapp souligne l'aspect « forcé » de l'image du martyr : « at times the need of a movement for a martyr may be so great that very unlikely figures become martyr symbols. »¹⁸

Les héros ont changé depuis l'ère des Grecs. Selon Porpora, on admire maintenant des idoles « who relate to our leisure life »¹⁹, des idoles de consommation, à l'opposé de héros possédant des pouvoirs plus utiles à la société. Maurice Richard est sans aucun doute un héros de consommation puisque le sport, en particulier le hockey, est un loisir, une escapade de la routine quotidienne, de la vie réelle. Porpora a bien raison de souligner ce changement : les héros peuvent être mieux compris aujourd'hui par le biais de l'étude du sport et de sa raison sociale. Selon Norbert Elias, le sport illustre le concept d'opposition qui est à sa base ;²⁰ les admirateurs s'identifient par rapport aux équipes concurrentes (*us versus them*). C'est aussi un concept qui est très important dans l'étude des héros, puisque le héros est souvent confronté par ses ennemis et il est donc défini par ce que ces derniers ne sont pas. Voyons donc maintenant l'état des connaissances dans le domaine du sport.

¹⁸ Orrin E. Klapp, « The Creation of Popular Heroes », 137.

¹⁹ Douglas V. Porpora, « Personal Heroes, Religion, and Transcendental Metanarratives », 214.

²⁰ Norbert Elias et Eric Dunning. *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Mesnil-sur-l'Estrée : Fayard, 1994, 306.

B. Sur le sport

Figures légendaires, comment expliquer que nos héros contemporains soient issus du monde athlétique plutôt que des sphères politique ou militaire? Georges Minois a examiné cette question en profondeur et nous réponds comme suit. Les héros ne sont plus choisis dans le domaine militaire puisqu'il n'existe plus de besoin pour de grands stratèges maintenant que nous avons atteint l'ère nucléaire. Ils ne viennent pas du domaine politique puisque les systèmes démocratiques ne laissent plus de place pour les grands hommes. Le domaine scientifique ne produit plus de héros puisque les recherches sont maintenant effectuées par de larges équipes et sponsorisées par des corporations. Les héros ne sont plus philosophes puisqu'on s'intéresse maintenant à des questions sociales, non pas à de grandes énigmes fondamentales; ils ne sont plus artistes parce que ce domaine est tellement éclaté qu'aucun d'eux n'arrive à toucher suffisamment de gens; ils ne sont pas littéraires parce que ces derniers ne rayonnent pas au-delà du domaine; et finalement les héros ne sont pas issus du milieu religieux parce que nous évoluons dans un monde beaucoup moins axé sur la spiritualité.²¹ Bien que l'analyse de Minois soit par trop souvent simplifiée, nous comprenons que les domaines d'héroïsme potentiels sont limités, plus précisément à cause de l'éclatement des disciplines et des changements sociétaux.

Le sport est donc devenu un champ fertile pour les héros d'aujourd'hui puisque ces derniers resplendissent au-delà de leur domaine grâce aux nombreux endossements publicitaires. Selon David Di Felice, « with its broad-based spectatorship and high level of commercialisation and professionalism, mass sport created the perfect environment in which some of society's greatest symbolic heroes

²¹ George Minois, *Le culte des grands hommes*, 504 et suivantes.

could emerge. »²² Le sport est donc un des seuls domaines producteurs de héros qui demeure. Selon Jules Gritti, le sport est devenu si important à cause des « super-champions » qu'il crée, qu'il « est devenu le modèle de la plupart des affrontements médiatisés... »²³

Selon Norbert Elias et Eric Dunning, le sport est une institution centrale de la société parce qu'on y retrouve une source « d'identification, de sens et de plaisir »²⁴ et, comme toute institution, il est organisé et contrôlé. Ce qui amène le sport au centre de la société, ce sont les liens que l'on peut faire entre sa structure et celle de la société, c'est-à-dire un cercle d'interdépendances entre les organisateurs, participants et observateurs, cercle qui peut même inclure le domaine des relations internationales. On peut donc assumer qu'une telle institution, représentative d'une société et de ses relations d'interdépendance, soit capable de produire des modèles idéalisés de ses membres. Frey et Eitzen abondent dans ce sens en confirmant que « no other institution, except perhaps religion, commands the mystique, the nostalgia, the romantic ideational cultural fixation that sport does. »²⁵ C'est l'aspect dramatique du sport qui le distingue d'autres domaines qui sont tout autant nostalgiques ou romantiques.

Les mythes fondateurs du héros sont souvent créés par les médias et continuellement répétés afin d'en avaliser leur contenu. Frey et Eitzen accentuent l'importance des médias dans un contexte culturel : « ... media are in a sense the

²² David Di Felice, *The Richard Riot : A Socio-Historical Examination of Sports, Culture and the Construction of Symbolic Identities*, Mémoire de maîtrise, Toronto, Queen's University, 1999, 119.

²³ Jules Gritti, *Feu sur les médias. Faits et symboles*, Paris : Centurion, 1992, 82.

²⁴ Norbert Elias, *Sport et civilisation*, 282.

²⁵ James H. Frey et D. Stanley Eitzen, « Sport and Society », dans *Annual Review of Sociology*, vol. 17 (1991): 504.

creators of culture, conveying information about what is acceptable and unacceptable. »²⁶ Selon ces derniers, les médias et le sport ont une relation privilégiée, une relation de symbiose. En effet, le sport et les médias ont les mêmes intérêts économiques, se servent et ont besoin l'un de l'autre.²⁷ Selon Richard Gruneau et David Whitson, cette relation s'est imposée dès le début du vingtième siècle, les quotidiens et le télégraphe travaillant de pair pour transformer de simples joueurs en héros, augmentant de ce fait l'intérêt général pour le sport et pour les médias qui en parlent. Par exemple, l'émission *Hockey Night in Canada* a permis de créer « a deeply rooted, almost iconic place in Canadian culture. »²⁸ En fait, Gruneau et Whitson affirment que c'est dans cette période que l'on voit les débuts d'un tournant important dans la couverture médiatique du sport: on parle d'individus plutôt que d'équipes.²⁹ Kerry Noonan ajoute par contre que les héros ne sont pas créés de toutes pièces par les médias. En effet, puisque les membres des médias ne sont pas isolés de leur société, « their ideas about societal values and who should be heroicized are directly related to those of the greater society and fulfill the same socially-determined archetypal desires. »³⁰

Parce que le sport nécessite un certain investissement émotionnel des fans, l'attachement à des héros devient de ce fait plus personnel. Le choix d'un sport en particulier, d'une équipe qui pratique ce sport et d'un joueur faisant partie de l'équipe, nous informe des identifications sociales de l'individu qui fait le choix.³¹ Le

²⁶ James H. Frey et D. Stanley Eitzen, « Sport and Society », 507.

²⁷ *Ibid.*, 509.

²⁸ Richard Gruneau et David Whitson, *Hockey Night in Canada: Sport, Identities and Cultural Politics*, Toronto: Garamond Press, 1993, 101.

²⁹ *Ibid.*, 85.

³⁰ *Ibid.*, 101.

³¹ *Ibid.*, 218.

sport est « un foyer prépondérant de l'identification collective »³² parce qu'il polarise les participants; c'est nous contre les autres. L'identification et notre compréhension de cette dernière se fait donc aussi par le biais de ces relations d'opposition proposées par Norbert Elias. Ces identifications permettent aux fans « to live a side of themselves [...] which for most people is normally repressed... »³³ On essaie de vivre à travers nos héros sportifs. Le sport nous fournit donc un bon contexte pour comprendre la fabrication d'un héros puisqu'il est lui aussi une « clé de la connaissance de la société »³⁴ tout autant que les héros et la mémoire. Kerry Noonan souligne que le hockey est en effet une institution ritualisée et que ce processus d'institutionnalisation est en fait un continuum :

Individuals begin to feel a connection with a team, the individuals come together as a collective that feels represented by that team, the actions of the community begin to take on a sense of ritual, individuals and collectivities begin to find meaning in sporting events, stories are created that lead to a mythos, from that mythos is constructed a cultural institution, and back again to the beginning as the circle is broadened to the national level.³⁵

C. Sur le hockey, les Canadiens de Montréal et Maurice Richard

Le hockey est en effet un élément de définition important pour la nation canadienne. Par contre, Gruneau et Whitson soulignent avec raison qu'il ne faut pas pour autant croire que le hockey s'est développé de façon naturelle, sans intervention extérieure. Selon ces auteurs, le hockey n'est pas devenu ce qu'il est à cause de

³² Norbert Elias, *Sport et civilisation*, 306.

³³ Richard Gruneau, *Hockey Night in Canada*, 218.

³⁴ Norbert Elias, *Sport et civilisation*, 25.

³⁵ Kerry Noonan, *The Discourse of Hockey in Canada*, 29.

l'environnement naturel du Canada, mais plutôt, « it has emerged out of a series of clashes of cultures and traditions that have occurred against the backdrop of Canada's development as an industrial and consumer society. »³⁶ Il faut aussi douter du pouvoir d'unification que les médias sportifs octroient à répétition au hockey dans notre contexte national. Tel que le duo d'auteurs l'affirme, la nation ne compte pas sur le hockey pour sa survie, pour son unité.³⁷ En fait, à travers ce sport, on peut entrevoir des antagonismes bien présents dans notre société, par exemple la rivalité anglais/français lors des joutes entre les Canadiens de Montréal et les Maple Leafs de Toronto ou la compétition féroce entre les villes de Montréal et de Québec lorsque l'équipe des Nordiques existait encore. On pourrait aussi citer l'exemple des éliminatoires de la coupe Stanley, lorsqu'une seule équipe canadienne demeure dans la compétition; les fans ont alors tendance à encourager cette équipe, d'où qu'elle vienne au Canada, mais reviennent rapidement à leur loyauté locale dès la fin de la course au trophée. L'idée que le hockey unit le Canada tout entier est une illusion, ou peut-être un espoir, mais sans plus. Les deux solitudes s'approprient le sport mais ne s'unissent pas sous son égide. En effet, le hockey est considéré comme un véhicule d'identité dans les deux cas mais un véhicule de deux identités différentes et souvent diamétralement opposées.

Le club des Canadiens de Montréal est créé quelques décennies après la naissance du sport au Canada, soit en 1909, et les joueurs de ce club soulèvent l'enthousiasme des foules montréalaises depuis ce jour. Vingt-quatre coupes Stanley plus tard et, bien que moins performante que dans le temps de Maurice Richard - la dernière coupe Stanley remportée par le club remontant à 1993 - l'équipe est toujours la favorite des Québécois, admirateurs fidèles mais difficiles à satisfaire. Maurice Richard a évolué durant toute sa carrière avec cette équipe, qui était déjà une

³⁶ Richard Gruneau, *Hockey Night in Canada*, 6.

³⁷ *Ibid.*, 68.

institution au moment de son embauche, en 1942. En effet, plusieurs joueurs de l'équipe avaient déjà laissé une marque indélébile avant l'arrivée du Rocket, notamment « Newsy » Lalonde, Georges Vézina, Aurèle Joliat, Joe Malone et Howie Morenz, celui qui servira d'élément de comparaison à Richard tout au long de sa carrière. Selon Allan Turowetz et Chrystian Goyens, le club de hockey des Canadiens est une dynastie et l'attachement des fans est « viscéral parce que toute une classe sociale prenait à coeur les faits et gestes du Club. »³⁸ David Di Felice précise ainsi : « The Canadiens were the first professional sports organization in Quebec to provide working-class Francophones with a team to follow and familiar athletes they could aspire to. »³⁹ Ce club étant une institution montréalaise, il est aisé de comprendre qu'un joueur qui excelle dans cette équipe idéalisée puisse être élevé dans cette société de façon spectaculaire. Il est plus rare que cette notoriété aille au-delà de celle de l'équipe, au-delà du hockey et du monde du sport tout d'un coup. C'est ce qui est arrivé dans le cas de Maurice « Rocket » Richard.

Il est inutile de parler longuement de la vie de Maurice Richard. Suffit-il de référer le lecteur à la panoplie de biographies parues depuis sa retraite.⁴⁰ Mentionnons seulement que le Rocket a débuté sa carrière chez le Canadien en 1942, a compté son premier but lors de sa troisième joute et n'a pas cessé d'en compter jusqu'à sa retraite en 1960. Il a brisé tous les records existants et en détient encore quelques-uns, malgré le passage de Mario Lemieux et Wayne Gretzky. Il a cassé quelques nez et autres parties du corps de ses adversaires, en plus de briser presque tous les os de son propre corps, à un moment ou un autre. L'épisode qui l'a propulsé

³⁸ Allan Turowetz et Chrystian Goyens. *Les Canadiens de 1910 à nos jours*. Montréal : Les Éditions de l'homme, 1986, 27.

³⁹ David Di Felice, *The Richard Riot*, 52.

⁴⁰ Pour plus de détails sur la vie de Maurice Richard, voir les biographies publiées du Rocket telles *Maurice Richard : L'idole d'un peuple* de Jean-Marie Pellerin (1998), *Le Rocket* de Roch Carrier (2000), *Rocket Richard* d'Andy O'Brien (1961) ou *Monsieur Hockey* de Gérard Gosselin (1960).

au-delà du domaine du hockey fut l'émeute causée par sa suspension, qu'il n'avait en aucun cas instiguée ou endossée. À sa retraite, il est demeuré actif de près ou de loin dans le sport et a prêté son nom à nombre de produits, associations et messages. Il a reçu de multiples honneurs, il a livré une bataille courageuse contre le cancer et il s'est finalement incliné, le 27 mai 2000, à l'âge de 78 ans. Il fut marié avec Lucille Norchet jusqu'à la mort de cette dernière en 1997 et leur mariage a produit cinq enfants.

Deux travaux d'intérêt sont parus au sujet de Maurice Richard, un mémoire par David Di Felice et un livre par Benoît Melançon. Le mémoire de Di Felice, déposé en 1999, est un travail bien ficelé d'analyse de la symbolisation de l'émeute. Di Felice débute par la mise en scène pour l'émeute, une démonstration de la polarisation des Canadiens français et Canadiens anglais par l'entremise de statistiques sur la distribution de la population, les catégories d'occupation, les niveaux éducationnel et salarial. Il transpose ensuite la dichotomie qu'il ressort de cette analyse pour la placer dans le contexte de la Ligue nationale de hockey. On découvre, dans ce milieu, une ségrégation similaire des éléments francophone et anglophone. Un chapitre est ensuite dédié à l'étude détaillée de Maurice Richard et de Clarence Campbell en terme de représentations symboliques de leurs groupe ethnique respectifs. En fait, Di Felice affirme que les deux hommes sont les épitomes de ces groupes, de leurs origines à leurs carrières, en passant par leurs attitudes face à la guerre. La confrontation entre ces deux personnages sous-entend donc un conflit beaucoup plus large, entre les deux solitudes. Son dernier chapitre couvre justement la signification profonde de l'émeute, laquelle est, à prime abord, l'expression des inégalités raciales dans la province de Québec.

Nous croyons que le travail d'analyse des symboles est bien étayé et que l'argument qui en découle, à savoir que l'émeute a des ramifications qui portent bien au-delà du monde sportif est sensé. Nous questionnons par contre si cette

symbolisation a eu lieu durant l'émeute ou bien plus tard. De plus, le langage que Di Felice utilise pour décrire l'émeute nous semble exagéré, probablement dans le but de polariser de façon extrême les protagonistes de son histoire. L'émeute fut une confrontation, certes, mais pas un conflit racial.⁴¹ Nous aborderons ces questions un peu plus tard.

L'autre ouvrage cité est le livre *Les yeux de Maurice Richard*, écrit par Benoît Melançon, professeur de littérature à l'Université de Montréal. Ce dernier fait un inventaire détaillé de tous les ouvrages, films, chansons et produits de toute sorte utilisant l'image de Maurice Richard. Dans sa recherche, Melançon a tenté de comprendre comment un joueur de hockey, retraité depuis 1960 et décédé depuis 2000, peut encore aujourd'hui faire l'objet des mêmes passions, passions qui semblent selon l'auteur être partagées à travers le pays en entier. Il se concentre sur le mythe de Maurice Richard et comment ce dernier a évolué au fil des ans.

La première partie s'intitule *Une icône* et porte sur des sujets bien spécifiques que Melançon avance. L'auteur répertorie entre autres des articles et documentaires ayant pour sujet le regard de feu de Maurice Richard. Il souligne que beaucoup des contemporains de Richard voyait plutôt de la folie dans ses yeux et Melançon conclue que « la folie est un des risques que courent ceux qui sont dévorés par leur intensité. »⁴² L'auteur procède ensuite à l'énumération froide de tous les produits qui mis sur le marché, soit par des compagnies ou par sa famille, après son décès. On ne peut qu'être d'accord avec Benoît Rioux qui, dans son compte-rendu, mentionne que « l'étendue de l'omniprésence du personnage est si impressionnante, qu'elle rend

⁴¹ Di Felice utilise cette expression plusieurs fois dans son mémoire : « a clear racial divide » (i), « racial solidarity » (ii), « racially-motivated confrontation » (140).

⁴² Benoît Melançon, *Les Yeux de Maurice Richard. Une histoire culturelle*, Montréal : Éditions Fides, 2006, 35.

malheureusement le livre étourdissant. »⁴³ Tout ceci amène Melançon à conclure que le « commerce richardien »⁴⁴, que ce soit la création du mythe par sa performance sur la glace, les produits utilisant son image ou ses tentatives commerciales, est responsable de la transformation de Richard de joueur de hockey à mythe. Il oublie que pour que la réponse à son image soit efficace, le mythe doit déjà exister.

La deuxième partie du livre porte sur l'émeute de 1955, « une des pièces centrales du mythe de Maurice Richard. »⁴⁵ L'auteur jette un regard nouveau et intéressant sur les événements entourant l'émeute en examinant les différentes façons de communiquer cet événement : on le chante, on l'écrit, on le joue au théâtre et on le raconte dans les documentaires, les mini-séries et les films. Dans cette partie, on parle de la présence de l'émeute dans la culture québécoise et canadienne mais on n'en fait certainement pas une analyse historique, encore moins un élément de l'histoire culturelle. Plutôt, des questions intéressantes sont soulevées, mais elles ne sont pas analysées.

La troisième partie est la réflexion générale de Melançon sur le mythe Maurice Richard. Il fait une distinction intéressante entre légende, héros et mythe. Une légende, selon lui, a une « place secondaire dans la mémoire collective »⁴⁶, c'est-à-dire que quelques uns connaissent son histoire, laquelle sombre dans l'oubli et refait surface de temps à autre. Un héros est quelqu'un qui a une mission et qui a fait des sacrifices pour la compléter. Melançon affirme que les demandes faites à Richard « n'étaient pas de cette nature-là. »⁴⁷ Finalement, un mythe, ce qu'est Richard, est

⁴³ Benoît Rioux, site internet de Canoë, visité le 8 novembre 2006.

⁴⁴ Benoît Melançon, *Les yeux de Maurice Richard*, 59.

⁴⁵ *Ibid.*, 106.

⁴⁶ *Ibid.*, 180.

⁴⁷ *Ibid.*, 181.

inscrit dans l'histoire et fait partie de la mémoire collective : tous savent qui Maurice Richard est et ce qu'il représente. Melançon soulève, dans cette partie encore, certains points intéressants mais ne fait que les effleurer, laissant au lecteur le soin d'aller faire sa propre recherche, ce qui fait que nous terminons le livre en se demandant à quel endroit le côté « histoire culturelle » de la chose fut développé, étant donné le manque d'analyse profonde. Malgré tout, l'ouvrage de Benoît Melançon est le seul qui offre une mise en commun des représentations de Richard qui fait réaliser au lecteur l'étendue de la popularité du Rocket.

D. Problématique

Nous tenterons, dans cette étude, de résoudre certains problèmes relevés dans cette partie introductive. Nous désirons tout d'abord établir l'importance de Maurice Richard, des Canadiens de Montréal, du hockey et du sport dans les sociétés québécoise et canadienne. Il s'agira d'observer comment nous pouvons utiliser ces éléments pour définir et comprendre la société. De façon similaire, nous voulons aborder cette même interrogation dans le contexte des héros, c'est-à-dire de discuter de l'élément de définition qu'on peut tirer de l'image d'un héros. Les héros représentant les valeurs qu'une société désire promouvoir, l'étude d'un héros comme Maurice Richard, et des changements dans son image, permettra de vérifier ces valeurs dans les contextes québécois et canadien. Nous voulons aussi apprendre à reconnaître un héros par ses éléments constitutifs et être en mesure d'identifier à quel type de héros il correspond. Nous devons aussi nous attarder sur les définitions de légende, mythe et héros afin de bien en comprendre les différences.

E. Méthodologie

Cette étude repose principalement sur un dépouillement sélectif de plusieurs quotidiens, en particulier *Le Devoir*, *La Presse de Montréal*, *Le Journal de Montréal*, *The Montreal Star*, *The Montreal Gazette*, *Le Soleil*, *The Globe and Mail*, *The Toronto Star* et *The Evening Telegram*. Plusieurs de ces quotidiens sont publiés à Montréal, puisque nous désirons nous concentrer à prime abord sur l'environnement immédiat dans lequel évolue le Rocket. *Le Devoir* s'adresse à un lectorat faisant partie de la strate supérieure de la classe moyenne, tandis que *La Presse* et *Le Journal de Montréal* s'adressent à une clientèle plus générale. *The Montreal Gazette* et *The Montreal Star* sont des journaux destinés à la population anglophone de Montréal. *Le Soleil* de Québec est utilisé pour vérifier la popularité de Maurice Richard à l'extérieur du cercle d'influence du Forum. Finalement, *The Toronto Star*, *The Evening Telegram* et *The Globe and Mail* sont utilisés pour permettre de jeter de la lumière sur l'image de Maurice Richard à l'extérieur du Québec. Tous ces quotidiens ont été dépouillés aux mêmes dates, afin de pouvoir comparer le vocabulaire utilisé, l'histoire racontée, l'espace alloué à l'article en question et la place dans le journal (la une, l'éditorial, les pages sportives).

Nous avons auparavant déterminé une liste d'événements considérés comme importants aujourd'hui et avons ensuite procédé au dépouillement des quotidiens aux dates recensées. Nous nous sommes attardée, en premier lieu, à l'histoire originale, telle que racontée au lendemain de l'événement. Nous avons ensuite observé les changements dans ces histoires dans les articles parus jusqu'à aujourd'hui, toujours en dépouillant les quotidiens suivant une certaine chronologie. Par exemple, nous avons recensé tous les articles parlant de l'émeute à son lendemain. Ensuite, nous avons noté comme l'émeute était racontée, par exemple au moment de la retraite du Rocket, ou lors de son décès.

Les biographies de Maurice Richard sont une autre source d'informations importante en ce qui a trait à la construction de son image. En plus d'utiliser leur contenu pour déterminer les dates de dépouillement des quotidiens par le biais des histoires mises en évidence, nous observons ici aussi les différences dans les récits.

Films et documentaires ont été utilisés pour les mêmes raisons que les biographies, c'est-à-dire pour vérifier les disparités dans les histoires et les choix d'anecdotes. Un film a été retenu, celui de Charles Binamé, puisqu'il offrait une revue assez complète de la vie de Maurice Richard, alors que d'autres, comme les documentaires de Gilles Groulx (*Un jeu si simple*) et Jacques Payette (*Le Rocket*), produits respectivement en 1965 et en 1999, n'offraient pas assez de détails pour être comparés au reste des données amassées.

D'autres sources ont été utilisées pour compléter la recherche, comme par exemple des entrevues-radio, des sites internet de nouvelles et de sports, ainsi que des sites internet dédiés à Maurice Richard. Il y a aussi des livres éducationnels sur Maurice Richard, des cahiers spéciaux dans les journaux, et autres formes de matérialisation de la mémoire.

Nous débuterons ce mémoire avec une étude de l'historiographie existante sur les héros et sur le sport, le domaine qui produit maintenant les héros. Nous survolerons ensuite les sujets du hockey et du Canadien de Montréal avant de terminer cette partie introductive par une courte biographie de Maurice Richard. Les trois chapitres suivants représentent les trois étapes du processus d'héroïsation ; la création du héros de 1942 à 1960, sa légitimation de 1960 à 1996 et son institutionnalisation et symbolisation de 1996 à nos jours. Chacun de ces chapitres prend la forme d'une revue de presse de dates précises, dans laquelle nous nous attarderons aux histoires qui créent le héros, et aux changements dans ces histoires, lesquels font partie du phénomène de construction de la mémoire collective.

CHAPITRE II

LE DÉBUT DU PROCESSUS D'HÉROÏSATION 1942-1960

Selon Orrin Klapp, le cycle d'héroïsation comprend cinq étapes. Il y a tout d'abord un hommage spontané des admirateurs suivant de près les exploits du héros. Cette étape est cruciale puisqu'elle marque le début du processus. Viennent ensuite la reconnaissance formelle du héros par le biais d'honneurs officiels, l'image idéalisée et refaçonée, la commémoration et finalement le culte établi.¹ Klapp souligne par ailleurs que la cinquième étape est rarement atteinte : il s'agit de la formation de groupes qui dédient leur existence à la commémoration du héros.

Nous avons pu déterminer, lors de nos recherches, que le processus d'héroïsation de Maurice Richard comprend en fait trois étapes distinctes, que nous avons intitulées la relation d'endettement entre le public et son héros (pour Klapp l'hommage des admirateurs), la légitimation du héros (l'octroi d'honneurs politiques) et son institutionnalisation (l'idéalisation, la commémoration et le culte de l'image). Nous croyons en effet que les trois dernières étapes du processus de Klapp s'entrecroisent de part et d'autre. Notamment, on commémore une image auparavant idéalisée et le fait même de commémorer sous-entend l'existence d'un certain culte de l'image idéalisée. Nous analyserons chacune de ces trois étapes en profondeur en examinant le contexte socio-politique, les événements marquants dans la vie de Maurice Richard et leur couverture médiatique, ainsi que les implications de toutes ces données dans le processus d'héroïsation.

¹ Orrin E. Klapp, « Hero Worship in America », dans *American Sociological Review*, vol. 14, n°1 (1949), 54.

Nous débutons notre étude de Maurice Richard en examinant le concept mis de l'avant par Pascal Duret, « l'économie de la dette », qui nous dit du héros « [qu']il ne devient héroïque qu'au moment où la foule a le sentiment de lui devoir quelque chose. »² Ce concept, ce que nous appelons la situation d'endettement du public envers le héros, explique bien la création du héros. Il est nécessaire, pour l'existence même de celui-ci, que ses actions aient des répercussions, directes ou indirectes, sur la vie de ses admirateurs, au point où ceux-ci intériorisent l'image du héros. Dans le cas de Maurice Richard, la période d'endettement, c'est-à-dire l'accumulation par Richard de records, d'exploits spectaculaires et d'histoires mémorables, couvre les années 1942 à 1960. De ses débuts hésitants à l'émeute qui le consacre comme symbole, soit durant les années quarante et cinquante, Maurice Richard travaille principalement à se faire accepter des admirateurs, des autres joueurs et des grands patrons de la Ligue nationale de hockey. C'est précisément ces actions qui représentent la situation d'endettement, l'endettement des admirateurs envers l'athlète qui leur prodigue tant de joie, d'excitation et de fierté. Examinons donc cette première étape par le biais de dates importantes dans la carrière du Rocket.

A. Une revue des années quarante

Cette décennie commence en plein cœur de la Deuxième Guerre mondiale, une période durant laquelle le hockey demeure « an acceptable form of distraction », particulièrement parce que le sport encourage les sentiments de camaraderie et de patriotisme.³ Selon Gabriel Stephen Panunto, le conflit n'a pas de conséquences directes sur le hockey avant la saison 1942-1943. À ce moment, la pénurie de

² Pascal Duret, *L'héroïsme sportif*, Paris: Les Presses Universitaires de France, 1993, 34.

³ Gabriel Stephen Panunto, *For club or country? Hockey in Wartime Canada, 1939-1945*, Mémoire de maîtrise, Ottawa, Université de Carleton, 2000, ii.

caoutchouc force les dirigeants de la Ligue nationale de hockey à demander aux spectateurs de leur remettre, à la fin des joutes, les rondelles qui volent dans les estrades. De façon similaire, les bâtons de hockey des joueurs sont rétrécis afin de pallier la pénurie de bois. Bien entendu, la conséquence la plus importante de la guerre sur le jeu est l'absence d'un bon nombre de hockeyeurs, partis au front outremer. Ce fait est utilisé, par des détracteurs de Richard, pour expliquer la performance hors de l'ordinaire de ce dernier. En effet, Panunto rapporte l'opinion selon laquelle le Rocket n'aurait pas eu autant de succès si tous les joueurs talentueux étaient demeurés à l'emploi de la Ligue nationale durant ces années.

Dans un climat de polarisation sociale intense au sujet de la conscription, il faut souligner que Maurice Richard fait partie d'un groupe relativement restreint de Canadiens français qui se portent volontaires durant la Deuxième Guerre mondiale. En effet, selon Jacques Lacoursière et Paul-André Linteau, la majorité des Canadiens français n'éprouvent pas d'attachement particulier envers la Grande-Bretagne, et il y a donc pour eux peu de motivation pour s'enrôler et aller défendre ce pays. Richard fait partie des 29 % de Québécois qui supportent activement la participation du pays à la Deuxième Guerre mondiale. C'est donc non seulement dans un climat de guerre internationale que Richard débute sa carrière, mais aussi en faisant partie d'un groupe minoritaire de la population qui en fera son héros.

L'origine d'un héros constitue un élément central dans l'histoire de ce dernier et contribue ou, dans certains cas, ralentit sa montée au firmament de la société qui le célèbre. On accorde d'ailleurs beaucoup d'importance, de façon rétrospective, aux premiers signes de grandeur. Dans tout récit héroïque, il y a, pour emprunter les termes de Paul Zunthor, une certaine « fétichisation des origines »⁴. Les débuts d'un

⁴ Paul Zunthor, cité dans Patrice Groulx, *Pièges de la mémoire. Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous*, Montréal : Éditions Vents d'Ouest, 1998, 65.

héros sont cousus dans un récit qui devient de plus en plus statique au fil des ans. Maurice Richard, l'homme, naît le 4 août 1921, mais Maurice Richard, le héros sportif, voit le jour le 8 novembre 1942, alors qu'il compte son premier but dans l'uniforme du Bleu-blanc-rouge.

Qu'en est-il de ce premier but, compté lors de la troisième partie que joue Richard? L'interprétation des sources contemporaines est claire. Les quotidiens montréalais, que ce soit *Le Devoir*, *The Montreal Star*, *The Montreal Gazette* ou *La Presse*, commentent tous d'une manière ou d'une autre le but de la nouvelle recrue. On le compare d'ores et déjà au légendaire Howie Morenz, le regretté numéro 7. *The Montreal Star* écrit que « Howie Morenz used to do that sort of things with *éclat* »⁵; *The Montreal Gazette* confirme que « it was an end-to-end effort reminiscent of the feats of Howie Morenz »⁶ et *La Presse* ajoute que le Rocket a « une vitesse qui rappelle un peu celle de Morenz »⁷.

On constatera, à la lumière des événements subséquents, que cette comparaison avec Morenz le suivra durant toute sa carrière. La comparaison est un élément de continuité; elle permet à ceux qui ont connu Morenz de bien comprendre l'étendue du talent de Richard. Cette comparaison sert à vendre Richard aux Montréalais, mais elle a aussi un désavantage majeur, celui d'appliquer une pression importante sur ce dernier, sur sa performance et sur la façon dont il perçoit cette performance. La comparaison avec Morenz est d'autant plus lourde de signification que ce joueur est réputé avoir payé de sa vie sa passion pour le hockey. En effet,

⁵ Baz O'Meara, «The Passing Sports Show », *The Montreal Star*, 9 novembre 1942, 16.

⁶ « Canadiens swaps Rangers, 10-4 at Forum », *The Montreal Gazette*, 9 novembre 1942, 16.

⁷ « Le Canadien déclassé les Rangers; Dillon participe à 6 points », *La Presse*, 9 novembre 1942, 26.

Morenz est décédé en 1936 de complications consécutives à une blessure causée par une rude mise en échec.

Le *Soleil* de Québec écrit simplement que Maurice Richard a « réussi le plus beau but de la soirée »⁸. À ce sujet, notre revue de presse du *Soleil* de Québec pour cette période nous amène à constater que, mises à part quelques exceptions notables comme au lendemain de l'émeute, les articles au sujet des Canadiens de Montréal, durant cette période, sont relégués au deuxième plan. L'équipe de hockey qui occupe les grands titres de la capitale québécoise est celle des As de Québec, un club initialement créé dans le but de divertir les employés d'une usine de pâtes et papiers de la région.

Les journaux torontois étudiés, c'est-à-dire *The Globe and Mail*, *The Toronto Star* et *The Evening Telegram*, ne mentionnent que le résultat de la joute. Maurice Richard demeure encore inconnu du côté torontois. Cette région a de prime abord ses propres héros et son équipe, les Maple Leafs de Toronto, une institution à l'instar des Canadiens, du moins pour ses partisans. Connue sous ce nom depuis 1927, l'équipe existe depuis la création de la Ligue nationale de hockey en 1917 et elle évolue tour à tour sous les noms d'Arenas et de St.Patrick's. Cette formation mobilise l'intérêt des Torontois et il est normal que le premier but d'une recrue des Canadiens soit passé sous silence.

Une deuxième date importante est le 23 mars 1944, date à laquelle Maurice Richard compte cinq buts et récolte les trois étoiles de la partie. Le nom de Richard est maintenant sur toutes les lèvres, ce qui explique que cette performance soit décrite en détail dans tous les journaux examinés. L'exploit est aussi un record pour le domaine du hockey en général, ce qui permet à la renommée de Richard de déborder

⁸ « Échec des Rangers au Forum par 10-4 », *Le Soleil*, 9 novembre 1942, 10.

de l'enceinte du Forum. Les cinq buts et les trois étoiles sont agrémentés de l'histoire du « borrowed hickory »⁹. Richard avait en effet emprunté un bâton au joueur Léo Lamoureux pour la durée de l'affrontement et s'était empressé de dire qu'il ne retournerait pas de sitôt le bâton à son propriétaire. L'histoire n'est alors racontée qu'au *Montreal Star* mais elle s'inscrira au livre des légendes à force d'être répétée. *The Globe and Mail*, *Le Soleil* et *Le Devoir* soulignent le travail d'équipe qui a rendu l'exploit possible plutôt que la prouesse personnelle de Richard. Il est vrai que Toe Blake et Elmer Lach, les collègues du Rocket sur la « Punch Line », ont souvent sacrifié leur fiche de rendement personnel au profit de celle de Maurice Richard. *La Presse* et *The Montreal Star* rappellent les origines modestes de ce dernier : « the Ahuntsic kid »¹⁰ qui a débuté « sur les patinoires en plein air du parc Lafontaine »¹¹, alors que les journalistes sportifs du *Globe and Mail* se remémorent les nombreuses blessures dont il a souffert. C'est donc à la fois une histoire de réussite que l'on veut raconter mais aussi un parcours rempli d'obstacles physiques.

Le Montreal Star profite de cette nouvelle des cinq buts de Richard pour réitérer la ressemblance du Rocket avec Howie Morenz, ce qui ne cesse de se répéter dans les médias depuis l'arrivée du joueur dans la ligue. À ce sujet, l'auteur Jules Gritti affirme que les médias communiquent leurs informations à trois niveaux successifs: la banalisation, la normalisation et la symbolisation.¹² La banalisation peut être illustrée par la comparaison de Richard avec Morenz; on banalise en répétant. Une fois l'équation Morenz = Richard acceptée, Richard

⁹ Harold Atkins, « Rocket does it all with borrowed hickory », *The Montreal Star*, 24 mars 1944, 21.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ « Maurice Richard compte 5 buts et établit un nouveau record », *La Presse*, 24 mars 1944, 18.

¹² Jules Gritti, *Feu sur les médias. Faits et symboles*, Paris : Centurion, 1992, 13.

devient lui-même la norme, l'élément de comparaison, ce qui représente le deuxième niveau de communication médiatique. Gritti affirme que les médias ont le pouvoir de « modifier les moeurs et les normes courantes dans divers milieux sociaux et même dans la société globale »¹³. La norme d'excellence dans le domaine du hockey est en effet modifiée durant la période 1942-1960, période correspondant à la carrière de Richard. Le troisième niveau de communication, la symbolisation, consiste en l'utilisation d'une image pour véhiculer un modèle à suivre. L'histoire de Richard semble déjà se formuler en prenant en compte la postérité. Une histoire simple et répétée par tous de la même façon est un véhicule de mémoire très efficace.

Un autre événement important dans la construction du héros a lieu le 17 décembre 1944, alors que Maurice Richard et Bob « Killer » Dill, un joueur des Rangers supposément reconnu pour sa rudesse, mènent un combat de boxe mémorable sur la glace de New York. Il est mentionné, à Montréal et à Québec, que Richard a étendu Dill deux fois de suite, une fois sur la glace et l'autre alors qu'ils étaient tous deux au banc des punitions. Le *Montreal Star* est le seul quotidien qui fait mention d'une mise au plancher de Richard par Dill: « Dill knocked him down, whereupon Richard got up and knocked Dill horizontal... »¹⁴ Il y a donc une réécriture presque immédiate de l'histoire puisque dans tous les journaux étudiés, à l'exception du *Montreal Star*, la décision est prise de passer sous silence le fait que Richard ait été mis hors combat lors de l'altercation. Au *Devoir*, on blâme Richard pour la bataille en rapportant que c'est lui qui a attaqué Dill en premier. Les autres quotidiens montréalais, quant à eux, décrivent la surprise d'avoir vu Maurice Richard, un « peacable fellow »¹⁵, un « joueur très pacifique »¹⁶, poser un tel geste. Deux

¹³ Jules Gritti, *Feu sur les médias*, 20.

¹⁴ Kerr N. Petrie, « Richard Pickles Dill in Garden Puck Fracas », *The Montreal Star*, 18 décembre 1944, 18.

¹⁵ Baz O'Meara, « The Passing Sports Show », *The Montreal Star*, 18 décembre 1944, 18.

images concurrentes sont superposées dans cette revue de presse, soit Richard l'attaquant et Richard le pacifique. On ne fait pas mention de cette prouesse à Toronto. Richard ne semble alors mériter l'attention des journalistes torontois que lorsqu'il brise un record de hockey. Il n'est donc pas encore reconnu de la même façon à l'extérieur de la province.

Le 28 décembre 1944, Maurice Richard se rend au Forum pour la partie, mais il fait part de ses doutes de pouvoir jouer à ses coéquipiers et à Dick Irvin, son entraîneur. En effet, Richard a mis la journée entière à bouger des meubles et à monter des escaliers, et il ne croit donc pas être en bonne forme physique pour affronter l'équipe adverse. En bout de ligne, il compte cinq buts et accumule huit points. Aucune source étudiée ne mentionne le déménagement au lendemain du match. Baz O'Meara du *Montreal Star* rend hommage aux coéquipiers de Richard : « Richard is a fortunate player to have two such unselfish men as Blake and Lach feeding him spoonfed passes that set him into the clear so consistently. »¹⁷ Au *Toronto Star*, c'est la pauvre performance des Red Wings qui est mise en évidence : «...the kid cut his way through what must have been a submissive band of Red Wings. »¹⁸ L'histoire du déménagement viendra plus tard ajouter une valeur dramatique à un exploit, qui, à l'époque, n'avait pas retenu l'attention. Ceci est un exemple concret des choix que l'on fait lorsqu'on écrit l'histoire. Au moment de l'événement, Richard n'est pas encore un héros à part entière. On décidera plus tard que l'histoire du déménagement colle avec l'image de Maurice Richard que l'on veut projeter. C'est notamment à cause de l'importance de cette histoire aujourd'hui que

¹⁶ « Le Canadien augmente son avance. Maurice Richard ajoute deux points à son crédit », *La Presse*, 18 décembre 1944, 12.

¹⁷ Baz O'Meara, « The Passing Sports Show », *The Montreal Star*, 29 décembre 1944, 10.

¹⁸ « Richard beats Detroit in memorable feat », *The Toronto Star*, 29 décembre 1944, 10.

nous avons décidé d'examiner les commentaires des différents journaux à cette date et constaté leur absence.

Le 3 février 1945, Richard réussit à compter un but malgré la surveillance étroite du défenseur Earl Seibert des Red Wings de Détroit. Selon l'histoire racontée, Seibert s'accroche aux épaules de Richard pour tenter d'arrêter sa course mais ce dernier continue son chemin comme si de rien n'était et, qui plus est, compte un but d'une seule main. Au lendemain d'un but qui, selon cette description, semble des plus spectaculaires, on ne mentionne que le résultat final de la joute. Deux quotidiens font exception, le *Montreal Star*, qui écrit que Seibert « was breathing on his collar »¹⁹, et *La Presse* qui rapporte que Richard repoussa Seibert et compta.²⁰ Ce ne sera que par la suite que l'histoire nous présentera Richard comptant avec Seibert sur les épaules. *La Presse*, par contre, parle déjà d'un but « des plus spectaculaires jamais vu à Montréal depuis plusieurs années »²¹, mais réfère au fait que Richard a compté avec une seule main.

Plusieurs journalistes présentent Richard comme un surhomme, capable de compter des buts après un déménagement ou avec un joueur sur les épaules. Mais cette image va à l'encontre d'une autre qui avait été présentée jusqu'alors, celle d'un joueur trop fragile pour jouer au hockey. Le Rocket est en effet souvent embêté par des blessures dans la période 1942-1960, ce qui rend ses performances d'autant plus dramatiques qu'elles n'ont pas lieu aussi souvent qu'elles le pourraient. Richard est donc perçu, dans la presse, comme un joueur qui peut tout surmonter, mais qui se blesse aussi beaucoup plus que tout autre joueur.

¹⁹ « Detroit defeated by Habs », *The Montreal Star*, 5 février 1945, 18.

²⁰ « Le Canadien triomphe des Red Wings ici et à Détroit », *La Presse*, 5 février 1945, 23.

²¹ *Ibid.*

B. Une revue des années cinquante

Les humbles origines de Maurice Richard sont rappelées de temps à autre. Il est vrai que ce dernier provient d'un milieu modeste, de la classe ouvrière d'un quartier défavorisé de Montréal. C'est un homme comme les autres, paraît-il, et c'est pour cette raison qu'on l'admire. Pourtant, au début des années cinquante, Richard ne fait plus partie de ce groupe. En effet, bien que le salaire des joueurs de hockey de cette période ne puissent être comparés à ceux d'aujourd'hui, il reste que ces salaires étaient bien supérieurs aux salaires ouvriers de l'époque. Selon Craig MacInnis, Richard « n'a jamais gagné plus de 50 000 dollars l'an »²², ce qui demeure un salaire décent, même dans la société d'aujourd'hui. Mais, regardons seulement les cadeaux que le Rocket fait à sa femme, soit une bague à diamant, un manteau de vison, et un en agneau, une Pontiac décapotable,²³ bref des cadeaux que Monsieur Tout-le-monde ne peut que rêver d'acheter à sa douce moitié durant ces années.

Qui plus est, des primes sont octroyées aux joueurs les plus productifs, ainsi qu'aux gagnants de la coupe Stanley, et Richard a certainement reçu plusieurs bonus de cette sorte durant cette décennie. De plus, une soirée est organisée, le 17 février 1951, pour célébrer le Rocket et celle-ci représente une occasion de lui offrir des présents, tels une voiture (malgré le fait qu'il en possède déjà une), une laveuse ou des chèques totalisant près de 6,000 dollars.

Richard devient membre du milieu aisé de Montréal grâce aux résultats que son équipe et lui-même obtiennent durant ces années; il ne fait plus partie de la classe

²² Craig MacInnis, *Maurice Richard, l'inoubliable Rocket*, Montréal: Les Éditions de l'homme, 1998, 6.

²³ *Ibid.*, 45.

ouvrière et il n'est plus « Monsieur Tout-le-monde ». En fait, on pourrait dire que Richard devient, au cours des années cinquante, membre d'un groupe minoritaire de francophones qui ont les moyens de vivre comme les anglophones de la période.

L'euphorie de cette soirée Maurice Richard du 17 février est de courte durée pour ce dernier. En effet, moins de deux semaines plus tard, Richard est suspendu d'une partie pour avoir asséné un coup de bâton à un juge de ligne. Selon l'histoire répétée depuis ce temps, Richard a reçu un coup au visage d'un joueur adverse et l'arbitre McLean, à qui il montrait le sang qui coulait sur son front, aurait ri de lui en lui octroyant une punition. Lorsque Richard critique cette décision (avec l'aide de son bâton), McLean le suspend du match. Les quotidiens de Montréal et de Québec parlent de l'altercation durant le match : Richard « must have grown abusive »²⁴ et il aurait critiqué McLean dans un « langage non diplomatique. »²⁵ Le *Devoir* justifie l'ire de Richard en affirmant qu'il n'avait que « repoussé » un des officiels.²⁶ L'histoire diffère de manière significative au *Soleil* où on peut lire que Richard a « frappé le juge de ligne Eddie Mephan avec son bâton. »²⁷ Les deux images que nous avons vues précédemment reviennent ici présentant, d'un côté, un hockeyeur persécuté pour un affront futile, et, de l'autre, un joueur vedette violent qui décide de se faire justice. Une autre contradiction se retrouve dans l'interprétation des conséquences de l'expulsion de Richard de la partie du 3 mars 1951. *La Presse* affirme que si Richard n'avait pas été suspendu, le Canadien aurait sans doute « fait

²⁴ Dink Carroll, « The Rocket banished as Habs go down 3-1 », *The Montreal Gazette*, 5 mars 1951, 18.

²⁵ « Les décision de l'arbitre soulèvent l'ire de la foule », *La Presse*, 5 mars 1951, 32.

²⁶ « Le club de Dick Irvin est victime d'injustices de la part des officiels de la ligue », *Le Devoir*, 5 mars 1951, 8.

²⁷ « Le Canadien doit annuler 2-2 après un échec de 3 à 1 samedi », *Le Soleil*, 5 mars 1951, 18.

partie nulle et peut-être même gagné la joute. »²⁸ Au *Soleil*, on ne semble pas être d'accord puisqu'on souligne la pauvre performance du Rocket dans cet affrontement, lui qui n'avait compté aucun but.²⁹ Selon *The Montreal Gazette* et *La Presse*, le public s'entend pour dire que la partie fut gérée d'une manière plutôt douteuse par les arbitres. Au *Devoir*, on oublie la neutralité journalistique et on endosse les opinions du public : « L'arbitre Hugh McLean a fait preuve d'une incompetence criante tandis que les juges de ligne ont vu des hors-jeu imaginaires. »³⁰

L'affaire McLean prend plus d'ampleur lorsque Richard rencontre ce dernier dans le hall d'un hôtel à New York et tente de le brutaliser. La rencontre ne fait la manchette qu'à Toronto et au *Montreal Star*, dans lequel Baz O'Meara questionne le comportement de Richard à l'hôtel : « He can't take the law unto himself, especially against the whistle tooters. »³¹ *The Globe and Mail* décrit un « unfriendly meeting »³² et les autres quotidiens torontois décrivent brièvement la rencontre en expliquant que le Rocket n'avait pas dormi de la nuit et était donc plus susceptible de réagir violemment et instinctivement. Un désir d'exonérer Richard apparaît dans certains journaux, dont *Le Devoir* : on tente déjà de justifier les actions du Rocket, sans pour autant en diminuer la violence. Est-ce à dire qu'on en permet plus à Richard qu'à d'autres? Il semble que oui : les gestes violents de Richard ont toujours une explication latente, ce qui brouille la limite entre ce qui est permis dans la Ligue nationale de hockey et ce qui ne l'est pas.

²⁸ « Les décisions de l'arbitre soulèvent l'ire de la foule », *La Presse*, 5 mars 1951, 32.

²⁹ « Le Canadien doit annuler 2-2 après un échec de 3 à 1 samedi », *Le Soleil*, 5 mars 1951, 18.

³⁰ « Le club de Dick Irvin est victime d'injustices de la part des officiels de la ligue », *Le Devoir*, 5 mars 1951, 8.

³¹ Baz O'Meara, « The Passing Sports Show », *The Montreal Star*, 5 mars 1951, 25

³² « Richard has brush with Hugh McLean, Boston report says », *The Globe and Mail*, 4 mars 1951, 16.

Qu'il soit persécuté ou fondamentalement violent, Maurice Richard est perçu comme un être à vif ; il est émotif, il réagit violemment contre un adversaire ou un arbitre, et aussi quand il brise des records. Les larmes qui coulent après son 325^e but et la crise de sanglots qui le secoue après avoir subi une perte de conscience nous sont décrites pour ce qu'elles sont, des « emotional releases »³³. On souligne ces pleurs parce qu'ils dramatisent les exploits de Richard et ne diminuent en rien son image de joueur de hockey. Les émotions du Rocket sont aussi exprimées par sa violence envers ses adversaires, qu'ils soient d'une autre équipe ou portant un gilet noir et blanc. On semble supposer que Richard ne contrôle pas ses excès justement parce qu'il est trop émotif. On peint aussi Maurice Richard comme un homme ayant de la difficulté à se séparer de sa vie professionnelle, surtout dans cet épisode où il passe la nuit à ressasser les événements au sujet de McLean et ne peut se contrôler quand il rencontre ce dernier à l'hôtel.

Pourtant, Richard est aussi un homme en contrôle de sa performance, lui qui « décide » de compter quand le besoin s'en fait sentir. Il est raconté que, durant une partie d'éliminatoire, la foule criait « *fake* » parce qu'on croyait que le Canadien faisait exprès pour perdre le match en question afin de pouvoir être payé pour la joute suivante. En réponse, Richard s'est lancé sur la glace pour compter le but gagnant. On veut donc donner l'impression que Richard décide du moment propice pour compter ses buts mais, en contraste, ne peut contrôler ses propres émotions.

Dans un autre ordre d'idées, il est important de noter que les faits d'armes de Richard, à partir de maintenant, sont vus intégralement par un pourcentage plus élevé d'admirateurs, étant donné l'arrivée de la télévision et le début d'une tradition, l'émission *Hockey Night in Canada*. En effet, 9,7% des foyers québécois possèdent

³³ Eddie McCabe, « Was I dizzy! » *The Montreal Star*, 9 avril 1952, 42.

un téléviseur en 1953, le chiffre passant à 38,6% en 1955, l'année de l'émeute.³⁴ Cet état de chose facilite aussi la construction d'un récit plus homogène au sujet de Maurice Richard. Il est intéressant de constater que le Québec devient une société de consommation en même temps que Richard devient un héros. La venue de la télévision, et la capacité d'un grand nombre de Québécois de se l'offrir, ont permis la diffusion de l'image du Rocket plus rapidement et de façon plus homogène que celle d'aucun autre joueur avant lui.

Lors de la partie du 8 avril 1952, après avoir subi une blessure nécessitant des points de suture et émergé d'une perte de conscience momentanée causée par sa chute, Richard retourne sur la glace pour compter un but déterminant contre les Bruins de Boston. On ne mentionne pas le but au *Toronto Star* et au *Soleil*, et l'article dans *The Globe and Mail* ne parle pas de la blessure précédant le but. Cette blessure est décrite à la fois comme « a partial coma [...] his head fuzzed up from pain, his eyesight impaired, with dull noises ringing in his ears »³⁵, «...battered and bleeding from a six-stitch cut over his left eye »³⁶, et « he was cut for six stitches »³⁷. La gravité de sa blessure semble être relative à la situation géographique du journaliste: le dernier commentaire nous vient du *Evening Telegram* de Toronto et les deux premiers, plus alarmants, de quotidiens montréalais. On s'entend par contre pour dire que le but fut « one of the most spectacular goals of hockey history »³⁸,

³⁴ Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert. *Histoire du Québec contemporain*, Montréal: Les Éditions du Boréal Express, 1979, 392.

³⁵ Baz O'Meara, « Maestro of momentum scores dramatic tally », *The Montreal Star*, 9 avril 1952, 42.

³⁶ Dink Carroll, « Tosses Babe Ruth punch in 3-1 win », *The Montreal Gazette*, 9 avril 1952, 22.

³⁷ George Dulmage, « Cut, bruised lethal Rocket slays Bruins », *The Evening Telegram*, 9 avril 1952, 24.

³⁸ Baz O'Meara, « The Passing Sports Show », *The Montreal Star*, 8 avril 1952, 42.

« the big one »³⁹, « un exploit digne de mention »⁴⁰, et « it was awesome in its utter perfection. »⁴¹ Seulement *The Montreal Star* parle de la crise de pleurs du Rocket à la suite de la partie : « No one could figure out whether it was an emotional release parlayed with a severe headache or just the pain. The emotional angle was favored though. »⁴²

À l'occasion de ce but compté dans un état de semi-conscience, deux quotidiens montréalais comparent Richard à Babe Ruth, le joueur de baseball, le premier en disant qu'il est « still the Babe Ruth of hockey »⁴³ et l'autre affirmant que « Maurice Richard était redevenu le Babe Ruth du hockey. »⁴⁴ Une petite différence dans chacune des phrases nous amène à nous demander pourquoi, d'un côté, on affirme que Richard continue d'impressionner au même niveau, tandis que de l'autre, on annonce qu'il avait pour un temps cessé de mériter l'éloge. Quoi qu'il en soit, on peut dire que le statut du Rocket est relativement précaire: soit on a douté de sa valeur à un certain moment, soit on réexamine son rendement de façon constante. La réputation d'un joueur de hockey n'est donc jamais vraiment établie puisqu'une mauvaise performance peut tout détruire, quand bien même on serait du calibre de Maurice Richard.

³⁹ Dink Carroll, « Tosses Babe Ruth punch in 3-1 win », *The Montreal Gazette*, 9 avril 1952, 22.

⁴⁰ X-E Narbonne, « Maurice Richard et Gerry MacNeil ont été les artisans de la victoire hier soir », *Le Devoir*, 9 avril 1952, 8.

⁴¹ George Dulmage, « Cut, bruised lethal Rocket slays Bruins », *The Evening Telegram*, 9 avril 1952, 24.

⁴² Eddie McCabe, « Was I dizzy! », *The Montreal Star*, 9 avril 1952, 42.

⁴³ Dink Carroll, « Tosses Babe Ruth punch in 3-1 win », *The Montreal Gazette*, 9 avril 1952, 22.

⁴⁴ « Maurice Richard compte le but décisif trois minutes avant le fin de la joute », *La Presse*, 9 avril 1952, 40.

Maurice Richard devient le plus grand compteur de tous les temps le 8 novembre 1952, dix ans jour pour jour après son premier but, en battant le record précédent de Nels Stewart. On réserve au record les grands titres de la section des sports dans les quotidiens de Montréal. Au *Evening Telegram*, un petit article souligne qu'à partir de maintenant, « every goal that Maurice Richard scores [...] will set a record »⁴⁵, et les journalistes de Montréal et de Québec, dans la même veine, affirment que « Richard hit the summit of success »⁴⁶, que le Rocket est maintenant le « recordman du hockey professionnel »⁴⁷, et qu'il est devenu « le meilleur compteur de l'histoire »⁴⁸. Le fait que le Rocket ait déclaré, dans la chambre des joueurs après la partie, « Je suis fier d'être Canadien français et de porter l'uniforme du Canadien de Montréal »⁴⁹, n'est rapporté que par *La Presse*. Les titres choisis pour annoncer la nouvelle diffèrent quelque peu. Presque partout on inclut dans le titre le nom du Rocket et le nombre de buts maintenant à son actif (325). Dans de rares occasions, par exemple au *Toronto Star*, on choisit d'intituler l'article « Habs send Rocket's history-making puck to Queen ». La rondelle est en effet envoyée à la Reine, une admiratrice avouée du Rocket. Le titre du *Montreal Star* met en évidence la performance remarquable du collègue de Richard, Elmer Lach, qui compte, lors de la même joute, son 200^e but en carrière.

⁴⁵ « Glorious goal for Rocket », *The Evening Telegram*, 9 novembre 1952, 19.

⁴⁶ Baz O'Meara, « Richard and Lach hit target as fans go into delirium », *The Montreal Star*, 10 novembre 1952, 32.

⁴⁷ « Maurice Richard le recordman du hockey professionnel », *Le Soleil*, 10 novembre 1952, 20.

⁴⁸ « Maurice Richard devient le meilleur compteur de l'histoire », *La Presse*, 10 novembre 1952, 30.

⁴⁹ *Ibid.*

Le 16 mars 1955, on annonce la suspension de Maurice Richard. Il ne pourra participer au reste de la saison régulière, en plus des éliminatoires, une punition qui est reconnue par la plupart des journalistes sportifs comme une des plus sévères jamais octroyée par la Ligue nationale de hockey. Cette peine met en péril les chances pour le Canadien de remporter la coupe Stanley, mais empêche aussi Richard de se mériter le trophée Art Ross, la convoitée récompense remise au meilleur compteur de la Ligue. Les événements qui expliquent cette suspension ont lieu lors de la partie du 13 mars, durant laquelle Richard frappe Hal Laycoe, des Bruins de Boston, avec son bâton, en réponse à un coup qu'il a reçu de ce dernier. Une mêlée s'ensuit et les arbitres tentent tant bien que mal d'intervenir et, ce faisant, l'un d'eux se mérite un coup de poing à la figure, gracieuseté du Rocket. Ce dernier est suspendu pour le reste de la joute et ses actions sont mises sous enquête par la Ligue qui doit évaluer la gravité et décider d'une peine juste et équitable. C'est cette « punition » qui est annoncée le 16 mars, par le biais d'une déclaration signée par Clarence Campbell. Celui-ci justifie sa décision par la mauvaise conduite continue de Maurice Richard et le besoin d'y mettre un frein.

Malgré le fait qu'encore aujourd'hui il existe un débat sur ce qui est vraiment arrivé lors de cette partie, tous les journaux étudiés, au lendemain de la suspension, utilisent le même article de la presse canadienne qui résume l'attaque comme nous venons de le faire. Pourtant, un débat existe bel et bien. Andy O'Brien du *Montreal Star* rapporte qu'il est très possible que l'attaque de Maurice Richard sur l'arbitre ait été involontaire, Richard ayant pu être complètement sonné par sa blessure à la tête : « Any police officer accustomed to highway auto crashes will testify to oddities of shock caused by a blow on the head. »⁵⁰ *The Montreal Gazette* rapporte l'opinion des Torontois, qui suit de près l'argument principal de Clarence Campbell : « There is a great difference between a momentary flash of anger after an injury [...] and a

⁵⁰ Andy O'Brien, « Andy O'Brien says... », *The Montreal Star*, 17 mars 1955, 51.

continuous and lengthy retaliatory attack. »⁵¹ L'enjeu est donc de savoir si l'argument de défense principal de Richard, une perte de vue ou de conscience momentanée, est possible.

Peu de quotidiens montréalais se risquent à imprimer des articles approuvant la décision de Campbell, à l'exception de celui de Pat Curran dans la *Montreal Gazette*. Dans cet article, un directeur d'école est interviewé pour discuter de la suspension : « I welcome the decision to the extent that our boys look into the NHL for guidance and so far they have'nt [*sic*] been getting much of it. »⁵² Un éditorial de Bert Soulières, au *Devoir*, semble justifier la décision « que l'attaque [...] ait été délibérée ou non, il était dans le tort », mais en fin d'article le journaliste nuance son commentaire en disant que Campbell, avant de rendre son jugement, aurait dû prendre en compte que « Maurice Richard a été et demeure encore aujourd'hui le joueur le plus provoqué par l'adversaire. Il est susceptible de sortir de ses gonds plus souvent. »⁵³

Milt Dunnel, du *Toronto Star*, mentionne dans sa chronique que la décision de Campbell fut prise parce que « (a) Campbell is sick and tired of hearing that Richard is an untouchable who couldn't get suspended unless he dropped his skates in Campbell's soup; (b) Campbell has decided to boss the league in practice as well as on paper. »⁵⁴ L'éditorialiste continue en disant que cette décision pourrait faire perdre la coupe aux Canadiens mais pourrait, dans le futur, sauver le crâne de quelqu'un.

⁵¹ « Toronto approves Campbell's decision », *The Montreal Gazette*, 17 mars 1955, 19.

⁵² Pat Curran, « School-sport head praises Campbell », *The Montreal Gazette*, 17 mars 1955, 19.

⁵³ Bert Soulières, « Horizons sportifs », *Le Devoir*, 17 mars 1955, 11.

⁵⁴ Milt Dunnel, « Speaking on Sports », *The Toronto Star*, 17 mars 1955, 26.

En fait, quelques quotidiens rapportent que Clarence Campbell avait été forcé, par l'opinion publique, de punir le Rocket, afin de rappeler à ce dernier sa subordination à la Ligue nationale de hockey et à ses représentants, soit son président, mais aussi ses officiels. Au *Globe and Mail*, par exemple, on affirme que la décision de Campbell est une tentative louable de démontrer que la Ligue nationale de hockey est plus grande que ses héros.⁵⁵ C'est aussi l'interprétation offerte par Baz O'Meara du *Montreal Star* : « Apparently, he felt that it had come to a test of strength between the greatest player in the league [...] and league authority. »⁵⁶ Un article de la *Montreal Gazette* sur l'opinion des Torontois rapporte des propos similaires: « There has been a strong feeling that Richard was overdue for severe disciplinary action and Campbell has finally taken it. »⁵⁷ Les faits semblent confirmer cette opinion : au moment de sa suspension, Richard avait accumulé 125 minutes de punition dans la saison, un record personnel. On peut interpréter ce résultat de deux manières : soit il se croyait tout permis, soit il était sans cesse persécuté. La réalité se situe sans aucun doute à un point quelconque entre ces deux opinions. Quoi qu'il en soit, de son retour de suspension jusqu'à sa retraite, Maurice Richard réduira considérablement son temps passé au banc des punitions, lequel se situera entre 27 et 89 minutes par saison.⁵⁸ C'est dire que, bien que controversée, la suspension de 1955 a modifié de façon significative le comportement du Rocket.

Dans notre revue de presse, nous avons constaté une opinion généralisée : personne ne met en doute l'effet catastrophique de la suspension du Rocket pour le

⁵⁵ « Smythe backs prexy », *The Globe and Mail*, 17 mars 1955, 31.

⁵⁶ Baz O'Meara, « The Passing Sports Show », *The Montreal Star*, 17 mars 1955, 50.

⁵⁷ « Toronto approves Campbell's decision », *The Montreal Gazette*, 17 mars 1955, 19.

⁵⁸ Daniel Daignault, *Maurice Richard. Le plus grand héros du Québec*, Montréal : Edimag, 1999, 5.

Canadien de Montréal. Sans ce dernier, il semble que personne n'ose croire que les coéquipiers de ce dernier, Elmer Lach, Toe Blake, Jacques Plante, Doug Harvey, Jean Béliveau et Bernard Geoffrion, tous de futurs membres du Temple de la renommée du hockey, puissent gagner. Un article dans *La Presse* du 17 mars nous dit que le Canadien « redoublera d'effort pour remporter le championnat »⁵⁹, mais, mis à part ce petit entrefilet, la possibilité de remporter la coupe Stanley sans la participation du Rocket ne semble pas être un point de vue réaliste et n'est pas abordée dans les journaux. Incidemment, ce sont les Red Wings de Détroit qui remportent le trophée pour la saison 1954-1955. Le résultat de la série finale se décide à la septième partie, ce qui laisse supposer une série éliminatoire se jouant entre deux équipes d'un calibre similaire. L'autre équipe? Les Canadiens de Montréal, sans Maurice Richard. Non seulement l'équipe s'est-elle rendue au plus haut niveau dans la compétition sans la participation soi-disant indispensable du Rocket, mais on peut aussi supposer que si les Canadiens de Montréal avaient gagné la coupe, le mythe fondateur du Rocket aurait perdu beaucoup de son aura dramatique. Cette interprétation des conséquences de la suspension de Richard renvoie l'image d'une célébrité qui porte sur son dos la responsabilité du rendement de cette même équipe, ce qui diverge de l'image d'un individu talentueux au sein d'une équipe tout aussi talentueuse que l'on voyait auparavant.

Une partie des Canadiens est prévue le soir de l'annonce de la suspension de Richard, partie à laquelle Campbell promet d'être présent. La visite de Campbell est considérée comme un affront pour les admirateurs du Canadien, encore plus lorsque les Red Wings de Détroit comptent plusieurs buts contre le Bleu-blanc-rouge dès l'arrivée tardive du président. À l'extérieur du Forum, une foule s'est assemblée pour protester contre la présence de Campbell et la suspension de Richard, ce qui est

⁵⁹ « Le Canadien redoublera d'effort pour remporter le championnat », *La Presse*, 17 mars 1955, 44.

exprimé sur les pancartes brandies par les manifestants, « À bas Campbell » et « Vive Richard ». Quand l'établissement est évacué à cause d'une bombe lacrymogène lancée par un admirateur, la foule à l'extérieur, renflouée par les évacués, réagit violemment en lançant des projectiles dans les vitrines, en sautant sur les voitures et en mettant le feu aux poubelles. L'émeute se termine vers les deux heures du matin grâce aux efforts de la police qui procède à quelques arrestations et réussit à disperser les manifestants dans les rues de la ville.

La notoriété de Maurice Richard dépasse le domaine du sport à ce moment. Bien que les événements ne soient pas mentionnés à la une des journaux torontois,⁶⁰ Maurice Richard se retrouve autrement partout ailleurs en page couverture, lui qui avait évolué jusqu'alors dans les pages sportives. Malgré le caractère sportif de l'information, les réactions sont si prononcées qu'elles deviennent d'actualité pour tous à Montréal et à Québec. C'est un sentiment de dégoût que l'on ressent au *Evening Telegram* et au *Montreal Star* : « the most disgraceful scene in sport »⁶¹, « how close to a cowtown can a big city get? »⁶² Deux quotidiens citent les paroles de l'entraîneur de Détroit, Jack Adams, qui dit : « I blame you fellow, the newspapermen, who have built Richard into a hero, an idol, a man whose suspension can transform these great hockey fans into a shrieking band of idiots. »⁶³

⁶⁰ En effet, la manchette à Toronto en ce 18 mars 1955 est la capture du kidnappeur d'enfants Philip Odesse.

⁶¹ Baz O'Meara, « The Passing Sports Show », *The Montreal Star*, 18 mars 1955, 17, article paru aussi dans *The Evening Telegram*, 2.

⁶² Milt Dunnel, « Speaking on Sports », *The Toronto Star*, 18 mars 1955, 22.

⁶³ Jack Adams, cité dans *The Toronto Star* dans l'article « Adams blames pampering of Rocket for forum riot » à la page 22 et dans *The Montreal Star* dans l'article de Red Fisher « Adams blasts hero worship accorded Rocket » à la une.

On parle du courage de Campbell au *Evening Telegram* alors qu'à *La Presse* le même geste, c'est-à-dire la présence de Campbell au Forum, est interprété de manière plus négative : « Défi et provocation de Campbell »⁶⁴. Il y a donc une différence d'interprétation bien importante au sujet du comportement de Campbell, et le fait qu'elle se joue entre un quotidien de Toronto et un autre de Montréal est tout aussi important, puisqu'il démontre l'adhésion des journaux au sentiment de partisanerie sportive qui entoure les événements. Il est important de noter que Campbell contribue à l'héroïsation du Rocket à ce moment. La polarisation des deux individus par les admirateurs et les journalistes est en fait un élément central de la construction du héros. Un héros doit se battre contre un ennemi, il doit surmonter un obstacle majeur. C'est cette lutte qui le démarque du lot des « mortels ».⁶⁵

À ce moment, aucun des journaux étudiés n'interprète l'émeute comme une manifestation du désir de libération des francophones du joug tyrannique des anglophones; c'est simplement un événement de hockey qui a débordé dans les rues de Montréal. La réinterprétation nationaliste débutera tout de même assez rapidement, du moins chez le journaliste André Laurendeau qui en fera commentaire quatre jours suivant l'émeute. La conséquence immédiate de l'émeute est de propulser l'image de Maurice Richard au devant de la société en entier, au lieu d'être restreinte au milieu du hockey. La couverture médiatique du moment ne laisse entendre aucune revendication ethnique. Le vocabulaire utilisé pour décrire la foule assemblée au Forum démontre que celle-ci réagit contre la suspension, et ses conséquences pour l'équipe, et rien d'autre. En effet, on parle tour à tour des « sympathisants du Canadien »⁶⁶, « ired fans »⁶⁷ et « les admirateurs montréalais »⁶⁸,

⁶⁴ Titre de la une, *La Presse*, 18 mars 1955, première page.

⁶⁵ Revoir à ce sujet l'ouvrage de Bill Butler, *The Myth of the Hero*, London: Rider, 1979.

⁶⁶ Raymond Massé, « Les à-côtés d'une soirée mouvementée », *La Presse*, 18 mars 1955, 3.

⁶⁷ « Ired fans threaten reprisal », *The Montreal Gazette*, 17 mars 1955, la une.

des expressions qui éclairent le lecteur quant à la raison unique de leur présence au Forum. Les participants de l'émeute ne se sont pas présentés au Forum pour défendre les droits des Canadiens français au Québec.

Il est à noter que cette conclusion va à l'encontre de celle proposée par David Di Felice dans son mémoire sur la symbolisation de l'émeute. En effet, Di Felice affirme que la symbolisation de cet événement fut immédiate et aussitôt chargée de signification. Nous croyons plutôt que les symboles et l'importance de l'émeute lui sont accordés de façon rétrospective. Un retour chez Di Felice nous a permis de constater que son étude, bien que référant maintes fois à la presse francophone en général, ne compte presque pas de références de quotidiens, seulement des sources secondaires rapportant des opinions généralisées. Qui plus est, la majorité des sources que Di Felice utilise pour supporter son argument datent de plusieurs mois ou années après l'événement, ce qui confirme la rétrospectivité de son importance.

Bien qu'on ne puisse comparer cette manifestation au phénomène du hooliganisme, il reste que certains de ses éléments explicatifs peuvent être mis de l'avant ici. Le hooliganisme est un de ces concepts flous auquel tout un chacun se croit capable d'apposer sa définition. Néanmoins, on peut dire que le hooliganisme est une manifestation violente entre des partisans de deux équipes concurrentes. Ceci ne peut s'appliquer à l'émeute de 1955 puisqu'il n'y a pas d'affrontement entre deux groupes bien délimités mais bien entre une foule déchaînée et son environnement physique. De toute évidence, le fait de se retrouver dans une foule anonyme permet tout de même à ses membres de se départir de leurs inhibitions et aussi de se laisser emporter par le courant : « c'est la foule qui contrôle la participation de l'individu. »⁶⁹

⁶⁸ « Véritable foule ameutée au Forum », *Le Soleil*, 18 mars 1955, 37.

⁶⁹ Gérard Etchevery, *Nous sommes tous des hooligans*, Paris :L'Age d'homme, 1990, 14.

Il n'y a pas nécessairement besoin de raisons profondes pour qu'une foule s'emporte, le simple fait d'être rassemblés peut être instigateur d'un mouvement généralisé. Quand cette même foule anticipe un dénouement quelconque, la conclusion, ou l'absence de conclusion, peut causer une réaction explosive.

Nous croyons que l'émeute fut causée par plusieurs facteurs. Notamment, les gens qui se sont déplacés au Forum pour manifester l'ont fait en réaction à la suspension du joueur le plus performant de leur équipe, un comportement relativement normal dans le contexte du hockey et de la fierté qu'une équipe apporte à sa ville d'origine. Il y avait aussi un élément d'anticipation : la présence de Campbell était prévue et on attendait de voir le déroulement de la partie avec ce dernier dans les estrades. Finalement, il y a l'influence de la foule : un individu « voit sa personnalité s'estomper au profit d'une conscience collective »⁷⁰, qu'elle soit positive ou non.

C. Conclusion

L'endettement du public envers le héros, la première étape du processus, se termine avec l'émeute. En effet, nous constatons que, suivant l'atteinte d'un certain niveau d'endettement, il semble que la relation se renverse ; le héros est si populaire qu'il devient la propriété du public, c'est maintenant lui qui est endetté envers le public et qui doit payer de sa présence, de son nom et de sa réputation.

Le fait que l'image de Maurice Richard dans les quotidiens soit parsemée de contradictions démontre que, pour l'instant, les histoires en rapport au Rocket font

⁷⁰ Gérard Etchevery, *Nous sommes tous des hooligans*, 14.

appel aux mémoires nombreuses, parfois défailtantes ou contradictoires, des journalistes et admirateurs de la période. Plus il y a de gens qui peuvent se vanter d'avoir personnellement vu les prouesses du Rocket, plus il y aura d'interprétations différentes de la signification de ces performances. Même si ces événements ont eu lieu récemment, les quotidiens qui les rapportent le lendemain laissent de côté certains détails qui seront repris de façon uniforme au moment d'inscrire la totalité du récit de Richard dans l'histoire du Québec. Par exemple, nous avons vu que le but « Seibert » n'a pas été perçu comme un but mémorable au lendemain de son occurrence. De façon similaire, l'histoire du déménagement a complètement été passée sous silence, bien que les récits d'aujourd'hui affirment que le déménagement était connu de tous avant même la partie. Finalement, la gravité de la blessure du 8 avril 1952, lorsque Richard compte un but à demi-conscient, n'est pas la même partout. Pourtant, elle sera unanimement racontée par la suite comme étant d'une gravité importante.

L'économie de la dette est une première étape pour l'héroïsation de Maurice Richard. Richard travaille à se faire accepter et à se faire connaître durant cette période. Les gens sont témoins de ses prouesses pour atteindre son but ; ils les racontent donc de manières différentes. Comme beaucoup de personnes côtoient le Rocket, des images dissonnantes sont mises de l'avant, par exemple celle d'un homme au caractère explosif qui ne contrôle pas ses émotions en comparaison avec celle d'un joueur qui décide du moment exact où il comptera un but. Nous verrons qu'à mesure que le temps passe, ces images opposées disparaîtront, pour n'en laisser qu'une seule, une image que l'on a polie et rendue positive. Voyons donc maintenant l'étape qui suit, celle où l'on accepte le nouveau statut de Richard et où on le légitime par le biais d'honneurs politiques.

CHAPITRE III

LÉGITIMATION 1960-1996

L'émeute modifie le statut de Maurice Richard en le transformant d'un héros sportif à un héros de société. En effet, à partir de maintenant, Richard est connu d'une population beaucoup plus importante qu'auparavant et celle-ci identifie le Rocket selon d'autres moyens que le hockey, notamment grâce à l'émeute causée par sa suspension. Selon Orrin Klapp, un accroissement soudain de la popularité d'un individu marque le début du culte public d'un héros: « At the point of origin of hero worship, the emergence of a hero may be noted by certain signs. One of these is sudden or unusual fame. »¹ L'émeute représente non seulement la pierre angulaire du culte du Rocket, mais aussi son commencement. Maurice Richard, le héros, est engendré d'une certaine manière par une manifestation du public et ce public peut présumément être en droit de réclamer une certaine reconnaissance de la part de Richard, puisque « it feels it « owns » the hero »². Richard devient donc, par le fait même, l'endetté, celui qui a une obligation envers son public. C'est en fait son image qui est réclamée :

This feeling of being public property is not an illusion; it reflects the truth that the public has adopted the celebrity as an image of a certain kind and expects him to perform the functions of that image.³

¹ Orrin E. Klapp, « Hero Worship in America », *American Sociological Review*, vol. 14, n°1 (1949), 54.

² *Ibid.*, 56.

³ Orrin E. Klapp, *Symbolic Leaders. Public Dramas and Public Men*, Chicago: Aldine Publishing Company, 1964, 17.

Certains éléments de l'image de Maurice Richard sont solidifiés dans cette étape de légitimation du héros, étape qui consiste en fait à justifier l'importance du héros, à confirmer son statut spécial dans la société. Pour Richard, cette légitimation s'effectue par le biais de deux biographies ainsi que par trois prix offerts par les gouvernements canadien et québécois.

Nous avons divisé cette étape en deux sous-parties, soit les années 1960-1961 et la période 1967 à 1996. Nous examinons en premier lieu les réactions à l'annonce de la retraite de Richard, ainsi que les deux biographies qui sont publiées en réponse à cette annonce. En second lieu, c'est la couverture médiatique des honneurs politiques octroyés au Rocket qui nous intéresse. Nous nous attardons aux dates importantes dans la vie du Rocket et les regroupons ensemble selon cette logique, ce qui explique l'inégalité des deux parties en nombre d'années.

A. Le Rocket se retire, on se met à écrire

Le 15 septembre 1960, Maurice Richard annonce qu'il prend sa retraite lors d'une conférence de presse organisée à l'hôtel Reine Elizabeth. Au lendemain de cette annonce, Richard est mentionné à la une de la plupart des quotidiens. Son retrait du hockey cristallise ses exploits existants: faute de nouveaux records, les médias seront donc forcés, à partir de maintenant, d'utiliser les mêmes histoires et, presque nécessairement, de les modifier et de les polir. Malgré l'opinion populaire selon laquelle Richard se serait retiré alors qu'il était au sommet de sa carrière, on doit noter que les trois dernières saisons du Rocket sont peu reluisantes. En effet, non seulement est-il ennuyé par de multiples blessures qui l'empêchent de jouer, mais

quand il finit par se rendre sur la patinoire, sa performance laisse à désirer.⁴ Il est à noter que les rumeurs au sujet de la retraite du Rocket allaient bon train depuis quelques saisons déjà, confirmant l'opinion selon laquelle la forme physique du Rocket était en déclin.

La plupart des quotidiens mentionnent l'émeute, laquelle semble être devenue un point de référence important pour décrire Maurice Richard. *The Montreal Gazette* affirme que c'est cet événement qui « seemed to mellow Richard a little »⁵, assez pour que l'on offre à Richard un poste d'ambassadeur pour le hockey, un emploi requérant des talents de diplomatie qui n'avaient pas encore été utilisés, de toute évidence. *La Presse* voit l'émeute comme « ...l'une des pires bagarres vécues sur le continent nord-américain. »⁶ Nous assistons à la fusion de l'image de Maurice Richard avec celle de l'émeute. À partir de maintenant, une grande majorité des articles écrits à son sujet couvrent l'émeute, de manière superficielle ou en détail. Selon un article de la presse canadienne, « perhaps this suspension showed more about the Rocket, and the devotion his fans felt for him than any other single incident. »⁷

La seule autre « légende » recensée dans notre revue de presse du 16 septembre 1960 est celle du but compté à demi conscient. Un détail nous est rapporté à ce moment qui semble avoir été mis de côté au moment de son occurrence : c'est à

⁴ En effet, Richard a 15 buts à son actif pour la saison 1957-1958, 17 pour 1958-1959 et 19 pour sa dernière saison avec le Canadien. La moyenne de but de Richard depuis le début de sa carrière jusqu'à la saison 1956-1957 était d'environ 32 buts par saison.

⁵ « Never had an equal for scoring ability », *The Montreal Gazette*, 16 septembre 1960, 25.

⁶ Pierre Proulx, « Un seul Rocket », *La Presse*, 16 septembre 1960, 14.

⁷ Presse canadienne, « Maurice Richard ends great hockey career », *The Globe and Mail*, 16 septembre 1960, 14, aussi dans « Maurice Rocket Richard announces retirement from hockey », *The Montreal Gazette*, 16 septembre 1960, 25 et, traduit dans « Retraite de Maurice Richard », *Le Soleil*, 16 septembre 1960, 16.

Billy Reay que revient le mérite du but gagnant. La performance de ce dernier avait été complètement éclipsé par le but du joueur vedette du Canadien de Montréal.⁸ Il est intéressant de constater que des éléments peuvent se rajouter à l'histoire; c'est ce qui la rend si étoffée. Pourquoi Billy Reay fut-il oublié au lendemain de la joute? L'aura dramatique entourant le but de Maurice Richard a probablement éclipsé le reste de la partie pour une bonne partie de l'auditoire. Même si un collègue relativement plus connu du grand public était celui qui avait compté le but gagnant, il semble que la vedette de la soirée était Maurice Richard. Pourquoi la performance de Reay est-elle soulignée huit ans plus tard? Peut-être parce que l'enthousiasme du moment n'est plus et qu'on peut examiner à froid les événements du 8 avril 1952. Il se peut qu'en date du 16 septembre 1960, le statut héroïque du Rocket est assez bien établi pour que le fait de rappeler des détails sur les bons coups des autres joueurs ne nuise pas à son image.

À l'occasion de sa retraite, les gens de *La Presse* résumant d'une phrase ce que Maurice Richard représente pour la société québécoise : « l'athlète extraordinaire, l'homme droit et juste, le père de famille par excellence et le modèle parfait d'une jeunesse inconsciemment toujours à la recherche d'un prototype. »⁹ Cette affirmation a sans doute été accueillie avec doute chez les adversaires du Rocket, ainsi que par les arbitres, Richard étant en effet reconnu, par ces derniers, pour des coups pas toujours légaux. Même s'il était pourchassé plus que les autres, Richard s'est aussi battu plus que tous dans cette période. En fait, il a passé plus de 1,485 minutes au banc des punitions et il est difficile de croire que chacune de ces minutes passées sur le banc était injustifiée. L'homme droit et juste et l'athlète par excellence semblent être des qualités relatives.

⁸ Pierre Proulx, « Un seul Rocket », *La Presse*, 16 septembre 1960, 14.

⁹ *Ibid.*

Pour ce qui est de l'image du père de famille, le Rocket, comme tous les autres joueurs, était plus souvent qu'autrement sur la route, sa priorité étant le hockey. Il a donc été absent de nombre de réveillons, de fêtes d'enfants et d'anniversaires de mariage. L'épouse de Bernard Geoffrion, un compatriote de Richard, se rappelle d'ailleurs la difficulté de fréquenter un joueur de hockey : « Nous nous sommes revus régulièrement, aussi régulièrement que faire se peut quand on fréquente un joueur de hockey de la LNH, c'est-à-dire pas très souvent... »¹⁰ Maurice Richard était taciturne et la maisonnée connaissait la règle les jours de partie, celle de ne pas adresser la parole à ce dernier, afin qu'il puisse se concentrer. Selon Marcel Desjardins de chez *La Presse*, cette caractéristique s'explique de cette manière : « Richard a toujours été un homme dans toute l'expression du mot et il a toujours cherché à repousser, à cacher toute sentimentalité. »¹¹

La caractéristique principale de l'homme, selon notre lecture de l'article de Desjardins et de l'image du Rocket qui y est présentée, est de ne pas laisser transparaître ses émotions, une image qui colle à la structure de patriarche, toujours la norme à ce temps. La définition de masculinité que présente l'image de Richard semble endosser l'idée de « hegemonic masculinity », c'est-à-dire qui correspond au style masculin « naturel » dominant.¹² C'est l'image cliché du mâle fort, sans émotion et possédant naturellement un pouvoir supérieur aux groupes qui se trouvent exclus de cette définition. Selon Clyde W. Franklin, la masculinité a connu cinq

¹⁰ Bernard Geoffrion et Stan Fishler, *Boum Boum Geoffrion*, Montréal : Les Éditions de l'Homme, 1998, 51.

¹¹ Marcel Desjardins, « Fin de la phénoménale carrière de Monsieur Hockey », *La Presse*, 16 septembre 1960, 33.

¹² Peter Jackson, « The Cultural Politics of Masculinity :Towards a Social Geography », *Transactions (Institute of British Geographers)*, vol. 16 (1991), 201.

périodes différentes depuis le Moyen-Âge¹³ et celle qui peut être observée de 1920 à 1965 est la « companionate providing period », laquelle encourageait l'image d'un homme qui paie ses factures à temps et prend soin de sa famille en achetant des biens de consommation, ce qui correspond bien au personnage de Maurice Richard.¹⁴ Comme les attitudes reliées aux genres sont acquises plutôt qu'innées, ce sont les héros tels Maurice Richard qui viennent à représenter l'idéal à atteindre pour les jeunes admirateurs : « ...this hockey player acted as a gender role model [...] Many children and young adults admired Richard for his physical and mental demeanour and emulated these attributes in shaping their own masculinity. »¹⁵

On semble vouloir soustraire les composantes négatives de l'image du Rocket pour ne garder que les qualités qui en font un modèle de ténacité, de talent et de courage pour les jeunes. Pourtant, comme l'avait souligné avec raison un directeur des sports d'une école secondaire au lendemain de l'émeute, la Ligue nationale de hockey n'est pas vraiment un berceau de modèles de vie. Très peu de jeunes atteignent un niveau de hockey assez élevé pour être repêchés par une équipe de la Ligue. De plus, la violence perpétrée à toutes les joutes de hockey n'est certainement pas le comportement que l'on veut mettre en évidence devant de jeunes enfants et adolescents. Le modèle est donc peu réaliste, en ce qu'il est en un sens élitiste, et il est aussi déficient en valeurs morales.

¹³ Clyde W. Franklin II, *The Changing Definition of Masculinity*, New York : Pionum Press, 1984. Selon Franklin, il y a tout d'abord la période du patriarche agraire (1630-1820), la période du commerçant (1820-1860), celle de l'homme dévoué des temps difficiles (1861-1919), le compagnon pourvoyeur (1920-1965) et la période après 1965, qui semble ne pas pouvoir être catégorisée puisqu'elle implose à ce moment.

¹⁴ Clyde W. Franklin II, *The Changing Definition of Masculinity*, 8.

¹⁵ David Di Felice, *The Richard Riot : A Socio-Historical Examination of Sports, Culture and the Construction of Symbolic Identities*, Mémoire de maîtrise, Kingston, Queen's University, 1999, 120.

La retraite du Rocket semble représenter la fin d'une ère. La Brasserie Dow est de cet avis lorsqu'elle justifie le choix du titre de son livre, *L'épopée des Canadiens de Georges Vézina à Maurice Richard*, publié en 1956. On peut lire dans ce petit recueil que « les raisons qui nous ont fait choisir Maurice Richard dans le sous-titre sont trop évidentes pour qu'il soit nécessaire d'insister. »¹⁶ Selon l'auteur de ce livre, Charles Mayer, la retraite de Maurice Richard, imminente au moment de la parution du livre, marque la fin de l'épopée des Canadiens. Pourtant en 1956, Jean Béliveau et Bernard Geoffrion font partie de l'organisation, ce qui laisse présager de belles saisons futures. Depuis l'émeute, Richard est vraiment devenu un joueur seul au sommet. On ne parle plus de l'équipe dont il fait partie, bien qu'elle fut une des plus performantes dans l'histoire du Canadien et de la Ligue. De plus, les autres joueurs ne sont que des accessoires participant aux prouesses du Rocket.

Deux biographies sont publiées peu de temps après l'annonce de la retraite du Rocket, une nous venant de la plume du journaliste sportif Gérard Gosselin et l'autre de son collègue anglophone Andy O'Brien, deux hommes qui ont vu évoluer Maurice Richard durant toute sa carrière. On s'empresse de célébrer le Rocket autant chez les francophones que chez les anglophones, ce qui laisse entendre une appréciation comparable de ses talents de joueur et de son importance pour le hockey. Il n'y a donc toujours pas de distinctions claires sur le plan de l'origine ethnique des admirateurs de ce dernier.

Chez Andy O'Brien, les « légendes » à inscrire dans l'histoire sont le but Seibert, l'affaire McLean, le but compté à demi-conscient, le bris du record de Nels Stewart ainsi que les événements entourant l'émeute. Gérard Gosselin écrit sur la performance du Rocket après son déménagement, sur l'épisode avec Bob « Killer » Dill et sur l'émeute.

¹⁶ Charles Mayer, *L'épopée des Canadiens de Georges Vézina à Maurice Richard*, Montréal, publié par La Brasserie Dow Limitée, 1956, 7.

Le bris du record de Nels Stewart est un fait spectaculaire en lui-même, Andy O'Brien ne ressent donc pas le désir d'en rajouter ; il décrit la pression appliquée sur Richard et les célébrations après le but mais sans plus. Nous avons vu que, pour le but compté dans un état de semi-conscience, les adjectifs différaient quelque peu pour expliquer la gravité de sa blessure. O'Brien cultive le côté dramatique puisqu'il écrit que « Richard's head twisted so violently to the right and he lay so utterly motionless [...] that we thought his neck was broken. Blood was flowing freely from a deep cut on his forehead... »¹⁷ Malgré le manque de détails au lendemain du but Seibert, O'Brien affirme que « he went thirty feet carrying Earl Seibert, 198 pounds of defenceman, on his back and scored. »¹⁸ L'épisode McLean est raconté très brièvement en adhérant à l'argument que le Rocket avait passé toute la nuit à ruminer et était donc à bout de nerf, argument que l'on retrouve aussi chez Gosselin, lequel justifie le comportement agressif de Richard dans le hall de l'hôtel.

Gérard Gosselin décrit l'épisode du déménagement, mettant l'accent sur l'exploit rendu plus spectaculaire étant donné ces circonstances. Le récit de l'altercation avec Bob Dill passe sous silence la mise hors combat du Rocket, oubli qui continuera dans le futur. On apprend que Bob Dill n'a plus joué pour la Ligue nationale de hockey après cette histoire, ce qui laisse entendre que le Rocket a indirectement mis fin à la carrière professionnelle de Dill au sein de la Ligue. On dédie un chapitre entier à l'émeute dans les deux ouvrages mais il est évident que les deux auteurs ont des opinions différentes quant au déroulement des événements. O'Brien résume les faits en disant que « Richard broke a stick across Laycoe's back, socked linesman Cliff Thompson... »¹⁹, alors que Gosselin nous dit que « le juge de

¹⁷ Andy O'Brien, *Rocket Richard*, Toronto: Ryerson Press, 1961, 10.

¹⁸ *Ibid.*, 96.

¹⁹ *Ibid.*, 43.

lignes, s'interposant entre les deux joueurs, a reçu un coup qui ne lui était pas destiné. »²⁰

De quelle façon voit-on Maurice Richard quelque temps après sa retraite? Andy O'Brien est ambivalent. D'un côté, il vante les mérites du héros et, de l'autre, il rappelle nombre d'épisodes qui illustrent le caractère violent du Rocket. Par exemple, il raconte un incident où Richard a envoyé au tapis un admirateur des Black Hawks alors qu'il se trouvait dans les rues de Chicago et un autre où il a giflé un jeune au visage parce qu'il l'invectivait. Dans les deux cas, la justification de ces actions est que le Rocket est toujours poussé à bout et forcé de réagir de cette manière. Selon l'auteur, Richard a expliqué la gifle en disant que si son fils lui parlait de cette manière, il l'aurait frappé encore plus fort,²¹ ce qui porte quelque peu ombrage à l'image du père idéal. Quant à Gérard Gosselin, il vante aussi les mérites du joueur vedette et il explique ses explosions. L'auteur offre un portrait plus personnel du Rocket puisqu'il inclut dans son livre une entrevue avec la mère de ce dernier et son épouse. On apprend de ces deux femmes que le Rocket est un père extraordinaire, patient et attentif. La femme de Richard souligne par contre que tous doivent être discrets et diplomates quand le Canadien perd, puisque Richard a dès lors une « humeur morose. »²²

Nous rencontrons encore la confusion quant au comportement de Maurice Richard : il est à la fois pacifique et violent, le persécuté et l'attaquant, et ces deux biographies reproduisent cette ambivalence. Les deux auteurs réitèrent que les excès du Rocket sont excusés, étant donné le comportement aberrant des autres joueurs ou

²⁰ Gérard Gosselin, *Monsieur Hockey*, Montréal: Les Éditions de l'Homme, 1960, 52.

²¹ Andy O'Brien, *Rocket Richard*, 101.

²² Gérard Gosselin, *Monsieur Hockey*, 82.

en fonction des circonstances atténuantes entourant les divers événements. Si l'on veut faire de Maurice Richard un modèle, tel que semble être la tendance journalistique de cette période, il faut atténuer l'aspect violent de son image, soit en laissant de côté certains épisodes, ou, comme dans ces deux biographies, en justifiant son caractère virulent. En fait, puisque Maurice Richard est un héros de société depuis l'émeute, il est devenu dans un sens l'incarnation de ce que cette société considère le « bien »²³ ; il faut donc museler la transmission d'une image négative. Dans un autre ordre d'idées, l'image de masculinité est inexistante dans cette période. D'agressif, indéterminé et sans remords, Maurice Richard, l'homme, devient ici invisible. Les relations hommes-femmes étant en pleine évolution dans ces années, il se pourrait que l'image idéalisée de l'homme ne soit plus aussi simple à déterminer et à promouvoir.

Un changement peut être observé en rapport avec la sensibilité du Rocket, les deux biographies présentant, en remplacement du personnage à la larme relativement facile, un homme qui ne laisse pas entrevoir de sentiments sur la glace : « ...he refuses to mix sentiment with hockey. »²⁴ Richard est aussi perçu comme étant incapable de séparer sa vie du hockey, ce qui nous porte à déduire que Richard ne montre jamais ses émotions. Les larmes de joie et la crise de pleurs ne sont d'ailleurs pas mentionnées dans les deux ouvrages.

²³ Douglas V. Porpora, Personal Heroes, Religion, and Transcendental Metanarratives, *Sociological Forum*, vol. 11, n°2 (1996), 212.

²⁴ Andy O'Brien, *Rocket Richard*, 33.

B. Des honneurs politiques pour un joueur de hockey

De 1960 à 1965, le Québec vit d'importants changements grâce au gouvernement libéral de Jean Lesage. Les systèmes d'éducation et de santé ne sont plus gouvernés par l'Église qui, elle, accuse une perte d'influence. Nous voyons la création du ministère des Affaires culturelles et celle de l'Office de la langue française. Beaucoup de réformes qui modifient de façon fondamentale la vie quotidienne des Québécois, sans pour autant que ces derniers réalisent qu'ils font partie d'une Révolution tranquille.

Le 24 novembre 1967, à l'occasion du centenaire de la Confédération, l'Ordre du Canada est créé par Lester B. Pearson afin que le Canada ait « its own distinctive way of recognizing great service to country. »²⁵ Trois niveaux d'honneurs sont créés. Aux deux premiers niveaux, on peut être nommé Membre de l'Ordre du Canada ou Officier de l'Ordre du Canada. Ce dernier titre souligne une vie vouée à une communauté ou à un champ d'activités. C'est cet honneur que l'on accorde au Rocket le 24 novembre. Le troisième niveau, que Richard atteindra en 1998, est celui de Compagnon de l'Ordre du Canada.

Seulement *The Globe and Mail*, *The Montreal Gazette* et *La Presse* parlent de la nomination de Richard et ils le font dans les nouvelles générales. *The Globe and Mail* se concentre sur la description du prix, sur sa signification pour celui qui le reçoit et de quelle manière on l'a créé, alors que *The Montreal Gazette* met l'accent sur la liste de ceux qui le méritent, 55 pour une médaille et 35 pour l'Ordre du Canada. Pour *La Presse*, le Rocket est le point central de la nouvelle et il figure à la une du quotidien : « Au nombre des personnalités décorées officiellement [...] s'en

²⁵ « 35 invested in Order of Canada while 55 get Medal of Service », *The Globe and Mail*, 25 novembre 1967, 4.

trouve une que tous peuvent reconnaître...»²⁶ On ne rappelle pas les histoires qui forment le tissu narratif Maurice Richard ; elles sont assez récentes pour qu'on assume que la simple mention du nom évoque assez de souvenirs. De toute manière, la création du prix lui-même semble être au centre de la nouvelle, non pas ceux à qui on l'offre.

Richard est célébré à l'occasion de l'anniversaire de la Confédération, pourtant, on pourrait penser que ceux qui décident de l'honorer le font parce qu'il représente une figure importante du Québec, bien que l'on reconnaisse Richard au niveau national. Il est opportun de célébrer un héros du Québec, un geste qui pourrait être destiné à cimenter l'entente nationale, surtout à l'occasion de l'anniversaire d'une Confédération qui semble vaciller à certains moments. Il est à noter qu'une des célébrations de 1967, l'Exposition universelle, bien que financée en majorité par le gouvernement fédéral, fut « récupérée [par les visiteurs] comme un événement exclusivement québécois. »²⁷ De s'approprier un symbole ne serait donc pas chose nouvelle. Une autre interprétation de l'honneur octroyé à Richard est simplement le besoin, pour une nation jeune de cent ans de célébrer ses rares héros, peu importe la province dont ils originent. Il se pourrait que le désir d'affirmation du Canada, toujours présent, pousse son gouvernement à souligner la valeur de ses propres citoyens.

Le 26 juin 1985, c'est l'Ordre du Québec, créé par René Lévesque en 1984, qui est remis au Rocket et ce dernier est encore un des premiers à recevoir le prix. Cette reconnaissance souligne une contribution extraordinaire au Québec. Ici aussi, trois niveaux sont créés selon à peu près les mêmes critères que pour l'Ordre du Canada. On peut être chevalier, comme Gaétan Boucher, Jean-Pierre Ferland ou

²⁶ « Le « Rocket » à l'honneur », *La Presse*, 25 novembre 1967, la une.

²⁷ Pauline Curien, « L'identité nationale exposée. Représentations du Québec à l'Exposition universelle de Montréal 1967 (Expo 67) », Thèse de doctorat, Université Laval, Québec, 2003.

Yvon Deschamps, officier, comme Céline Dion, Fernand Dumont et le Rocket ou grand officier, comme Gilles Vigneault, Félix Leclerc ou Brian Mulroney. Il est à noter que le Québec n'est pas la première province à établir cette tradition puisque l'Alberta a procédé à sa première investiture en 1981. La plupart des autres provinces suivront l'exemple du Québec à partir de 1985. En 2007, le Nunavut, le Yukon et les Territoires du Nord-Ouest sont les seules juridictions à ne pas encore avoir d'Ordre provincial.

La Presse écrit que les applaudissements furent les plus généreux pour Maurice Richard, Jean Duceppe, Félix Leclerc et Jean-Paul Nolet, tandis que *The Montreal Gazette* affirme que « some of the loudest applause [...] was reserved for Maurice (Rocket) Richard. »²⁸ *Le Devoir* ne mentionne pas cette célébration. Puisque la nouvelle est à caractère provincial, les journaux de Toronto n'en parlent pas non plus. Maurice Richard est donc célébré au Québec, et seulement par les Québécois. En soulignant la contribution du Rocket à l'édification de la société québécoise, on en fait nécessairement un héros pour ce groupe. Il est vrai que, depuis 1970, de nombreux événements ont eu pour effet de solidifier le mouvement nationaliste, prenant un virage vers le désir de se séparer du reste du pays. La crise d'Octobre a certainement ouvert les portes, mais c'est bien l'élection, en 1976, du Parti québécois aux rênes du pouvoir provincial qui donne du momentum à la cause du séparatisme, et au besoin d'édifier le Québec en célébrant à sa manière les héros qu'il considère siens. Il est intéressant de constater l'affirmation du héros québécois Maurice Richard alors que l'affirmation des Québécois eux-mêmes semble tarder.

Finalement, le 1^{er} juillet 1992, Richard est nommé au Conseil privé du Canada, la plus haute distinction possible pour un Canadien. Il s'agit d'un corps

²⁸ Daniel Drolet et Susan Senenak, « Premier to appoint 45 to Order of Quebec », *The Montreal Gazette*, 27 juin 1985, A5.

cérémonial formé de conseillers de la Reine. Un certain remous est causé par Brian Mulroney lors de la nomination de Richard, puisque cette dernière va à l'encontre de la tradition canadienne « by naming non-political persons to the Privy Council in honour of Canada's 125th anniversary. »²⁹ *Le Soleil* affirme que Mulroney s'est « servi du Conseil privé pour honorer 29 personnalités [...] qui n'ont rien à faire avec la politique » et *Le Journal de Montréal* intitule son article « Un nouveau temple de la renommée à Ottawa »³⁰, clin d'oeil au fait que Maurice Richard fait maintenant partie de l'Ordre. Marie-Claude Lortie de *La Presse* nous fait remarquer, dans un article sur la visite de la reine, que Brian Mulroney est en pleine campagne politique à cette date, « lui qui doit trouver, dans les deux semaines, un moyen de convaincre les premiers ministres provinciaux de se rallier à un projet constitutionnel acceptable aux Québécois. »³¹ Lortie ne fait pas le lien avec la nomination surprise de Richard, un héros principalement québécois qui représente bien malgré lui le désir d'indépendance de sa nation, au Conseil privé, une institution purement canadienne, et purement politique. L'échec des négociations du Lac Meech quelque cinq ans plus tôt entre Mulroney et les premiers ministres provinciaux avait été causé en partie sur le refus de reconnaître le Québec comme une société distincte. C'est cette même idée que Mulroney tente à ce moment de vendre au reste du pays. Indirectement, l'inclusion de personnages non politiques au Conseil privé laisse entrevoir le désir d'unité nationale de Mulroney. En effet, parmi les personnalités célébrées, un bon nombre viennent du Québec, deux d'entre eux sont d'origine amérindienne et le reste provient du Manitoba, de la Saskatchewan, de la Nouvelle-Écosse et de Terre-Neuve. Parmi les Québécois, on compte Antonine Maillet, Paul Desmarais et Conrad Black.

²⁹ « Hockey Star, scientist among 22 appointees to Privy Council », *The Globe and Mail*, 2 juillet 1992, A04.

³⁰ Michel Vastel, « Un nouveau temple de la renommée à Ottawa », *Le Soleil*, 2 juillet 1992, A7.

³¹ Marie-Claude Lortie, « La reine demande aux premiers ministres de penser d'abord et avant tout à l'intérêt national », *La Presse*, B1.

C. Conclusion

On utilise la notoriété de Maurice Richard pour légitimer de nouveaux honneurs officiels qui eux-mêmes légitiment le statut spécial du Rocket dans les sociétés québécoise et canadienne. On célèbre le Rocket, héros canadien, à l'anniversaire de la Confédération, on décore Richard, héros québécois, avec un prix distinct du reste du Canada, on l'honore encore au moment où on tente de séduire les Québécois avec une nouvelle entente constitutionnelle. Son image est celle d'un joueur de hockey extraordinaire mais il représente aussi un groupe que la nation canadienne tente d'amadouer continuellement ; en reconnaissant son importance, on rend honneur aux Québécois. Un phénomène similaire s'est produit sur une longue période avec Robert E. Lee, le vaillant général de l'armée des États confédérés dans la guerre civile américaine. En effet, bien que l'histoire en a fait un personnage contesté, dans les États du nord particulièrement, les politiciens américains doivent honorer sa mémoire s'ils veulent un tant soit peu de crédibilité dans les États du sud.³²

L'image de Maurice Richard est polie durant cette étape probablement pour plusieurs raisons. La première est que de jeunes nations (en l'occurrence le Canada et le Québec) éprouvent définitivement le besoin d'avoir des héros représentant leurs valeurs ; on décide donc de formaliser le statut de Richard, lequel est atteint grâce à l'adulation populaire. L'image d'un héros national doit être positive et relativement stable, ce qui explique le manque de détails sur Richard dans la couverture

³² Thomas L. Connelly, *The Marble Man. Robert E. Lee and his Image in American Society*, New York: Alfred A. Knopf, 1977, 3.

médiatique et la présentation des prix que l'on retrouve dans cette étape. En effet, le nom de Richard semble être suffisant pour justifier les honneurs qu'il reçoit, puisqu'aucun record ou « légende » n'est raconté. Bien que Richard fut honoré par l'Ordre du Québec, nous ne voyons pas encore de tentatives délibérées de la part du gouvernement, des politiciens, ou des journalistes québécois, de s'approprier l'image du Rocket comme celle d'un héros purement québécois. Du côté canadien comme du côté québécois, on désire promouvoir l'héroïsme de Richard.

Évidemment, ces événements ne sont qu'une sélection parmi d'autres honneurs que Richard reçoit dans cette période. On peut citer, par exemple, l'inauguration de l'aréna Maurice Richard en 1959, le retrait du chandail numéro neuf du Canadien en 1960, l'intronisation au Temple de la renommée du hockey en 1961 et l'intronisation au Panthéon du sport du Québec en 1985.³³ Ces honneurs sont pour la plupart organisés par des gens oeuvrant dans le milieu sportif québécois. Dans le contexte de légitimation par contre, les honneurs politiques représentent la reconnaissance officielle du Rocket par un milieu extérieur au domaine du sport ; ils démontrent le rayonnement du Rocket au-delà du hockey et le désir des dirigeants politiques d'inscrire son nom dans l'histoire de manière officielle. Richard a été un des premiers récipiendaires de l'Ordre du Canada et de l'Ordre du Québec et un des seuls membres non politiques du Conseil privé. Il participe donc de façon indirecte aux efforts du gouvernement du Canada de se détacher quelque peu du Royaume-Uni, de l'affirmation du Québec dans le contexte canadien et de la démocratisation du Conseil privé. Son image sert donc des causes très différentes l'une de l'autre mais grâce à cette reconnaissance, Maurice Richard est inscrit dans l'histoire officielle. Cela facilitera la longévité de sa mémoire et des mémoires individuelle et collective des Québécois et Canadiens.

³³ Site internet sur Maurice Richard appelé Angelfire, visité le 11 novembre 2006.

On peut aussi se rappeler la remarque de Orrin Klapp, rapportée dans le survol théorique, qui soulignait le besoin décuplé de héros dans des moments d'instabilité sociale.³⁴ Peut-on dire que cette période, remplie d'événements politiques et sociaux importants dans le développement du Québec et de ses relations avec le Canada est instable ? Nous croyons que, dans une certaine mesure, les changements rapides et les nouvelles demandes de la population ont fait en sorte que les héros, québécois ou canadien, offrent un tant soit peu de stabilité, de certitude, et deviennent par le fait même un point d'ancrage pour les valeurs que l'on veut promouvoir tout au long de cette période de changement.

On voit ici l'émergence, sinon d'un récit statique, du moins d'un amoindrissement des aspects négatifs de l'image de Maurice Richard. Les prix que le Rocket reçoit concrétisent la reconnaissance de son statut par les gouvernements québécois et canadien ; ces derniers écrivent de ce fait un chapitre de leurs histoires respectives. Le célébré semble ici être moins important que ceux qui le célèbrent puisqu'on ne parle pas vraiment de Richard mais plutôt des honneurs qu'il reçoit.

Cette étape semble illustrer le concept des traditions inventées d'Eric Hobsbawm. En effet, les prix octroyés à Maurice Richard peuvent être considérés comme une forme de construction et de formalisation de la « tradition » qu'est le Rocket. Eric Hobsbawm nous dit des traditions inventées qu'elles sont « a set of practices [...] which seek to inculcate certain values and norms of behaviour by repetition... »³⁵ Le retour de Maurice Richard au centre des nouvelles, ainsi que le polissage de son image sont effectivement des actions entreprises dans le but de construire celui-ci en tant que porteur des traditions canadienne et québécoise.

³⁴ Orrin Klapp, « The Creation of Popular Heroes », dans *The American Journal of Sociology*, vol. 54, n° 2 (1948), 135.

³⁵ Eric Hobsbawm et Terence Ranger, dir., *The Invention of Tradition*, Cambridge: Cambridge University Press, 1983, 1.

Un des besoins auxquels cette invention répond est celui de continuité avec le passé historique. Ce besoin ressort au moment où « a rapid transformation of society weakens or destroys the social patterns »³⁶, un processus qui s'enclenche véritablement, au Québec et au Canada, durant les années soixante et qui continue bien au-delà de cette décennie. La continuité est aussi établie avec la gloire passée, l'héroïsme effrité, l'histoire des hauts faits et ce, à travers la carrière et la renommée étincelantes du Rocket. Les traditions inventées répondent à un autre besoin, propre aux nations relativement jeunes, celui des outils nationalistes. Tels les drapeaux, les hymnes nationaux et les emblèmes, les héros servent aux gouvernements pour instiller au peuple un sentiment de fierté et d'appartenance à la nation.

Eric Hobsbawm identifie trois types entrecoupés de traditions inventées :

a) those establishing or symbolizing social cohesion..., b) those establishing or legitimizing institutions, status or relations of authority, and c) those whose main purpose was socialization, the inculcation of beliefs, value systems and conventions of behaviour.³⁷

Les trois types se retrouvent dans la tradition à l'étude. On veut premièrement promouvoir l'union sociale en rassemblant les admirateurs du Rocket. Richard devient aussi un outil de normalisation: les gouvernements se servent de son image pour légitimer d'autres traditions inventées, celle de l'Ordre du Canada et de l'Ordre du Québec. Finalement, la célébration du Rocket est une promotion directe de certaines valeurs qui collent avec l'image du Rocket dont, en l'occurrence dans cette étape, l'image est peu développée mais bien vendue.

³⁶ Eric Hobsbawm, *The Invention of Tradition*, 4.

³⁷ Ibid., 9.

CHAPITRE IV

INSTITUTIONNALISATION 1996-2007

Le statut de Richard étant légitimé de façon officielle, l'étape suivante consiste à institutionnaliser l'image de Maurice Richard afin qu'elle devienne un symbole en elle-même. Ce symbole est d'ailleurs intériorisé par ceux qui le décodent, de manière différente pour chacun. Ceci fait référence au troisième niveau de communication de Jules Gritti, c'est-à-dire l'utilisation d'une image pour véhiculer un modèle à suivre.¹ Nous affirmons que Maurice Richard devient une institution durant la période 1996-2007; revoyons les composantes qui permettent de franchir cette étape.

Kerry Noonan affirme tout d'abord qu'une institution est basée sur la connaissance humaine. En d'autres termes, une institution se base sur un système de croyances, un corps de connaissances relatif à un certain sujet. Dans notre cas, l'institution est l'image de Maurice Richard basée sur toutes les légendes qui la composent, légendes qui représentent l'ensemble du corpus de connaissances et qui sont en fait les éléments constitutifs de la situation d'endettement que nous avons vue plus tôt. Ensuite, une institution dépend de la répétition du système de connaissances, ce qui a lieu de façon intensive durant la période qui nous intéresse. Ce que l'on considère comme une institution, dans notre cas l'image de Maurice Richard, l'est parce qu'on en fait la répétition, qu'on l'insère dans le quotidien, qu'on l'individualise. L'exigence finale de l'institutionnalisation est une certaine ouverture aux modifications extérieures, par le biais de la répétition. Les événements que l'on

¹ Jules Gritti, *Feu sur les médias. Faits et symboles*, Paris : Centurion, 1992, 13.

recense date après date sont répétés mais aussi modifiés au fil des ans, selon celui qui les raconte et selon le contexte dans lequel ils sont racontés.

L'institutionnalisation et l'appropriation de l'image du héros représentent l'étape finale du processus d'héroïsation. Nous avons vu jusqu'à maintenant les légendes qui forment la vie de Maurice Richard telle qu'on la connaît; ces légendes nous mènent au mythe fondateur de Maurice Richard, l'émeute. Sans l'émeute, Richard ne serait qu'un joueur de hockey, si exceptionnel a-t-il été. Nous avons ensuite examiné la période de 1960 à 1996, durant laquelle on confirme et justifie le statut particulier du hockeyeur par le biais d'honneurs officiels. Suivant ces honneurs, on institutionnalise et on s'approprie l'image de Maurice Richard. La mémoire vive de Richard s'efface quelque peu ; on veut donc consolider son histoire pour en faire un portrait idéalisé du héros, lequel correspond aux valeurs que l'on veut présenter et qui, on l'espère, seront intériorisées par les consommateurs de l'image. Étant donné la courte période couverte, nous examinons cette troisième partie année par année.

A. La fin du Forum, la fin d'une époque

Le premier événement qui marque cette étape finale de l'héroïsation est la cérémonie de fermeture du Forum de Montréal en 1996. On utilise pour cette occasion l'image de Maurice Richard comme symbole du hockey et d'une époque particulière afin, d'une part, de légitimer l'existence du nouvel emplacement de jeu du Canadien de Montréal, le Centre Molson (maintenant le Centre Bell), et, d'autre part, de minimiser l'impact émotif de la fermeture du Forum. Dans tous les quotidiens examinés, la cérémonie de fermeture du Forum et la présence de Richard et d'autres anciens à la cérémonie officielle permet de lier le glorieux passé du Canadien de Montréal et du Forum de Montréal, le « sanctuaire mondial du

hockey. »² Notre revue de presse indique que la cérémonie de fermeture du Forum est elle-même secondaire face à l'ovation pour le Rocket qui s'étend sur plusieurs minutes.

Tous les quotidiens couvrent l'événement, qu'ils soient publiés à Montréal, à Québec ou à Toronto. *The Toronto Star* relègue tout de même cette nouvelle un peu plus loin dans son édition, alors qu'ailleurs on lui dédie la une. *The Montreal Gazette* offre pour sa part un cahier « Forum » dans lequel on liste les événements marquants qui ont eu lieu dans l'enceinte sacrée. Plusieurs impliquent Richard, par exemple son premier but, sa performance après un déménagement, sa suspension, sa retraite et une page complète sur l'émeute.

La Presse accorde beaucoup d'importance aux événements de 1955, puisque « de tous les souvenirs liés au Forum, ceux de l'émeute [...] font indiscutablement partie de l'histoire du Québec. »³ La raison évoquée pour la suspension de Richard diffère quelque peu de celles mises de l'avant précédemment. En effet, on mentionne le coup que Hal Laycoe assène à Maurice Richard mais on passe sous silence la riposte de ce dernier alors qu'il brise son bâton sur le dos de Laycoe, pour se venger. *La Presse* affirme que le coup de poing de Richard au visage du juge de lignes Thompson ne lui était pas destiné.⁴

Tous les quotidiens recensés à cette date, à l'exception du *Devoir*, mentionnent les larmes du Rocket, découvrant une émotivité qui avait été laissée de côté durant la période de légitimation. Au *Toronto Star*, Bob McKenzie rapporte que « ...not even that deep pool could extinguish the burning desire and pride that is the

² François Béliveau, « Souvenirs d'une grande dynastie », *La Presse*, 12 mars 1996, A1.

³ « Les adieux au Forum », *La Presse*, 12 mars 1996, S8.

⁴ Presse canadienne, « L'émeute du terroir », *La Presse*, 12 mars 1996, S8.

Rocket's glare »⁵, alors que Gare Joyce du *Globe and Mail* affirme, au contraire, que « ...the fire in the eyes of Maurice Richard went out long ago...»⁶ Les yeux du Rocket, le véhicule pour ses émotions à ce qu'il semble, sont allumés de façon permanente pour certains, mais déjà éteints pour d'autres.

La présence de Maurice Richard à la cérémonie de fermeture lie d'une certaine manière le Forum et le Centre Molson et, de façon similaire, les joueurs d'antan avec les admirateurs : « The mobilization of the Anciens in support of the move was in fact the apotheosis of a long project through which Moison sought to keep a strong attachment between the fans and the living legends. »⁷ On veut transférer de manière symbolique les fantômes du Forum et la mémoire d'une époque révolue dans la nouvelle demeure des Canadiens. Le déménagement des fantômes est perçu de façon positive grâce à la présence de Richard, le symbole. De plus, le Rocket endosse indirectement la commercialisation de la culture, en acceptant qu'un établissement aussi connu que le Forum puisse être remplacé par un immeuble à caractère commercial et au nom corporatif. Son image est un outil de légitimation. Son passé avec le Canadien est tout ce qui est nécessaire de rappeler à ce moment. Ce n'est pas une transmission, une personnification de valeurs mais une matérialisation de la mémoire des Canadiens et du Forum de Montréal.

Nous croyons que l'utilisation de l'image de Maurice Richard comme élément de validation de la fermeture du Forum est la première manifestation de l'institutionnalisation de son image : on le présente comme un symbole davantage que

⁵ Bob McKenzie, « Canadiens' pride reigns in tearful farewell », *The Toronto Star*, 12 mars 1996, E1.

⁶ Gare Joyce, « New era begins in Forum finale », *The Globe and Mail*, 12 mars 1996, C06.

⁷ Anouk Bélanger, *Where Have the Ghosts Gone? Sports Venues and the Political Economy of Memory in Montreal*, Thèse de doctorat, Université Simon Fraser, Vancouver, 1999, 159.

comme un joueur de hockey. Lors de l'étape précédente, on justifiait son statut de héros par le biais d'honneurs officiels ; ces prix qu'on lui offrait rehaussaient son image. Il est clair, avec la fermeture du Forum, que c'est maintenant l'image même de Maurice Richard qui ajoute de la valeur à ce à quoi elle est associée.

B. Un bronze du Rocket

Le 4 août 1997 une statue du Rocket est dévoilée devant l'aréna Maurice Richard, laquelle crée tout un émoi étant donné que « Montreal normally will not allow the display of a statue celebrating a living person. »⁸ *Le Journal de Montréal* soulève l'ironie : « Il a été immortalisé le jour de ses...76 ans! »⁹ D'être statufié de son vivant ne semble pas être une première dans le monde du hockey québécois puisqu'une effigie en bronze du gardien de but Ken Dryden existait déjà à Ville Saint-Laurent au moment du dévoilement de celle du Rocket. *The Globe and Mail* et *Le Devoir* ne font pas mention de l'événement et les autres quotidiens placent la nouvelle dans la section générale. Le dévoilement de la statue est rapporté de façon concise et ne comporte aucun détail sur la légende du Rocket.

Il est particulier que l'on honore encore les grands hommes par le coulage d'une statue. Une étude de Maurice Agulhon faisait en effet déjà état, en 1972, du déclin de la « statuomanie ». Les conclusions d'Agulhon sont claires ; la statue, au moment de l'écriture de l'article, est un véhicule de mémoire dépassé dans un contexte de libéralisme et ne s'adapte pas très bien à l'environnement urbain.¹⁰ Néanmoins, il demeure qu'un honneur de ce genre laisse transpirer l'importance du

⁸ « Richard received just homage », *The Montreal Gazette*, 5 août 1997, E1.

⁹ George Vleminckx, « Un hommage à la mesure du Rocket », *Le Journal de Montréal*, 5 août 1997, 71.

¹⁰ Maurice Agulhon, « La statuomanie et l'histoire », *Ethnologie française*, vol. 8 (1972), 162.

héros pour la société qui le célèbre : « Monuments [...] may be taken as mnemonic devices to preserve the collective image of a hero. »¹¹

On apprend par *La Presse*, que le projet de statue a coûté au total 100,000\$, facture acquittée par la Fondation Maurice Richard, avec la participation de la Ville de Montréal, du gouvernement du Québec et du gouvernement du Canada : tous les paliers gouvernementaux veulent l'honorer. Il semble que la collaboration neutre est à l'agenda des gouvernements fédéral et provincial, surtout après un référendum qui a bien failli déchirer le pays. La permanence de la statue représente bien le processus de solidification, de polissage de l'image de Richard par une multitude d'organisations : « [Monuments] celebrate a version of the past that reflects the values, attitudes, and objectives of their promoters. »¹² Une statue informe donc plus sur ceux qui la commandent que sur celui qui la mérite. C'est pourquoi peu de détails sont offerts sur Maurice Richard mais on s'assure que le public soit au courant du coût de la statue et de l'identité de ceux qui la financent.

C. Réponses à la maladie : biographies et titre officiel

L'année 1998 est riche en véhicules de mémoire au sujet du Rocket. Entre autres, en juin on annonce la création prochaine d'un trophée portant le nom de Maurice Richard, en septembre on diffuse un documentaire intitulé *Racontez-nous...Maurice* et en novembre on lance une vidéocassette sur sa vie. Il est facile de comprendre cet engouement puisque Richard annonce en mars qu'il est atteint du cancer.

¹¹ Orrin E. Klapp, « Hero Worship in America », 58.

¹² Norman Knowles, *Inventing the Loyalists*, Toronto: University of Toronto Press, 1997, 115.

La première biographie qui paraît est celle de l'auteur Jean-Marie Pellerin intitulée *Maurice Richard : L'idole d'un peuple*. L'ouvrage est parsemé d'anecdotes au sujet de Richard, pour la plupart connues de tous, tissées dans une toile de nationalisme canadien-français. Cette orientation est proclamée dès la première page du livre : « Rarement célébrité aura été autant humiliée! C'est le prix qu'a dû payer Richard parce qu'il était Canadien français. »¹³ La langue utilisée par Pellerin dans cet ouvrage ne rend pas justice aux deux maîtrises qu'il a complétées. Le texte est en effet rempli de points d'exclamations qui sont, la plupart du temps, superflus et même mal placés, et la moitié des citations dans le livre n'ont pas de références. Plusieurs erreurs ont pu être soulevées à la première lecture de l'ouvrage. Par exemple, Pellerin affirme que Richard est encore à ce jour (1998) le seul à avoir été intronisé au Temple de la renommée du hockey avant la période d'attente obligatoire de trois ans après la retraite.¹⁴ Pourtant, au moment de la parution de ce livre, ce privilège avait déjà été accordé à huit joueurs, entre autres Dit Clapper, Jean Béliveau, Gordie Howe, Bobby Orr et Mario Lemieux qui furent intronisés l'année suivant leur retraite, même après que la période d'attente ait été augmentée à cinq ans. Terry Sawchuck a reçu cet honneur de façon posthume alors qu'il fut intronisé un an après son décès.¹⁵

Le deuxième ouvrage qui paraît sur le Rocket en 1998 est le roman historique de Roch Carrier, lequel est entrecoupé d'anecdotes personnelles et de capsules socio-politiques de la période. Cet ouvrage est le produit d'une plume expérimentée, prolifique et indubitablement plus habile que la précédente. Sa version anglaise, traduite par Sheila Fischman, laquelle nous citons dans notre étude, est toute aussi bien rédigée. Roch Carrier est connu pour son conte intitulé *Le chandail de hockey*,

¹³ Jean-Marie Pellerin, *Maurice Richard. L'idole d'un peuple*, Montréal : Les Éditions Trustar, 1998, 7.

¹⁴ *Ibid.*, 493.

¹⁵ Site des Légendes du hockey, visité le 30 décembre 2006.

conte qui met en relief, par le biais d'une symbolisation des chandails du Canadien de Montréal et des Maple Leafs de Toronto, les tensions entre Canadiens français et Canadiens anglais dans les années cinquante. Il n'est donc pas surprenant que *Le Rocket* de Carrier soit entrelacé lui aussi d'allusions à ces tensions et présente Richard comme un soldat de la cause francophone.

Une troisième biographie paraît en 1998, écrite par Craig MacInnis. Cet ouvrage, écrit en anglais, est beaucoup moins substantiel que les autres; c'est en fait une collection de photos agrémentée de quelques commentaires. Quelques événements sont mentionnés, pas toujours en ordre chronologique. Ce sont toutes des anecdotes dont nous avons déjà entendu parler; MacInnis n'a rien de nouveau à partager, si ce n'est ses impressions et ses histoires personnelles.

Le récit du premier but de Richard est accompagné de ce commentaire chez Pellerin : « L'extraordinaire destinée de Maurice Richard s'accomplissait. »¹⁶ Selon Carrier, ce but de Richard est calculé jusque dans ses moindres détails : « He has analyzed the opponent's positions, he knows what their next move will be; in one brief moment he mentally traces the path that he must follow through the obstacles. »¹⁷ Pellerin précise que les cinq buts de Richard, comptés le 23 mars 1944, ont été « obtenus avec CINQ lancers »¹⁸, tandis que Carrier ne fait que mentionner l'exploit de Richard, sans plus.

Le but compté avec Earl Seibert sur les épaules est plus dramatique dans la version de Pellerin puisque, depuis la parution de l'ouvrage d'Andy O'Brien en 1961, Seibert a gagné quelques vingt-sept livres, son poids passant en effet de 198 à 225

¹⁶ Jean-Marie Pellerin, *Maurice Richard. L'idole d'un peuple*, 27.

¹⁷ Roch Carrier, *Le Rocket*, Montréal : Stanké, 2000, 57.

¹⁸ Jean-Marie Pellerin, *Maurice Richard. L'idole d'un peuple*, 36.

livres. En 2005, un article du *Devoir* nous dira que Seibert pesait en fait 250 livres.¹⁹ Il est à noter qu'aucun commentaire n'est fait sur le poids de Seibert au lendemain de l'événement en 1954. On veut souligner la force physique du Rocket et le gain de poids d'Earl Seibert en est la preuve. Le fait est que le héros invincible du hockey se bat à ce moment contre le cancer : il est faible et impuissant. Pour pallier cette triste image, on veut rappeler la force et le talent du héros, comme si ce dernier pouvait s'abreuver de ces paroles pour retrouver cette force qu'on lui connaissait.

Le comportement agressif de Richard envers Bob Dill, dont plusieurs journalistes avaient souligné la nature exceptionnelle, est expliqué de façon similaire par les deux auteurs. Dill a traité Richard de « goddam [*sic*] Canuck »²⁰, ce qui justifie la violence dont Richard fait preuve. Carrier rapporte que Richard est en fait poussé à bout parce qu'il n'a pas les capacités linguistiques pour dire à Dill ce qu'il pense de lui. Ses lacunes dans la langue de Shakespeare sont suffisamment importantes pour que le Rocket, forcé au mutisme, n'ait pas le choix de communiquer avec ses poings, ce qu'il fait dans des occasions qui semblent de plus en plus rares à mesure que le temps passe et que la mémoire s'effrite.

L'affaire McLean devient dans les deux livres un exemple de la persécution dont Richard souffre dans l'exercice de ses fonctions. En effet, on apprend que le commentaire qui a valu à ce dernier une punition de match lors de cet incident fut : « C'est la plus maudite affaire que j'ai jamais vue. »²¹ Il se peut que Richard ait été puni pour cette interjection polie mais déplacée ; il se peut aussi qu'il ait utilisé un tout autre langage pour se mériter une punition si sévère.

¹⁹ Paul Daoust, « 17 mars 1955: 50 ans plus tard – L'émeute au Forum, première révélation du mythe Richard, » *Le Devoir*, 17 mars 2005.

²⁰ Jean-Marie Pellerin, *Maurice Richard. L'idole d'un peuple*, 49.

²¹ *Ibid.*, 148.

Le but compté à demi-conscient valait à lui seul trente mille dollars, selon Pellerin. En effet, chaque joueur obtenait mille cinq cent dollars si l'équipe atteignait le niveau de la finale de la coupe Stanley. Ce détail, qui rend le but plus dramatique encore, a été passé sous silence jusqu'à maintenant. La blessure au front que Richard subit durant cette partie est plus grave aux yeux de Pellerin que pour les journalistes assignés à l'événement en 1952, puisqu'on « le croyait mort. »²² Les pleurs du Rocket sont des sanglots déchirants pour Pellerin et l'image d'un enfant apeuré dans les bras de son père pour Carrier. Au lendemain du but, la mention de ces pleurs est faite de façon à ce qu'on imagine Richard seul au banc, secoué de sanglots, et non pas dans les bras de quelqu'un.

Pellerin répète que le geste répréhensible de Richard qui lui a valu sa fameuse suspension de 1955 était purement instinctif. En effet, Richard a frappé le juge de lignes de façon involontaire et Pellerin utilise l'image de la boxe pour expliquer son argument: « Il n'est pas rare dans ce sport de voir un boxeur pratiquement inconscient continuer de boxer par instinct pendant une, deux ou plusieurs rondes. »²³ Carrier croit au contraire que ce coup était intentionnel, mais tout à fait justifié, puisque le juge de lignes le retenait alors que Hal Laycoe lui envoyait coup de poing sur coup de poing. Craig MacInnis offre un portrait plus agressif de Richard: « Élevant son bâton au-dessus de la tête, le tenant à deux mains, il se mit à frapper Laycoe de toutes ses forces, au visage et aux épaules... »²⁴

L'image du Rocket telle qu'elle est perçue par ces auteurs est des plus positives. Chez Jean-Marie Pellerin et chez Roch Carrier, le Rocket n'a jamais tort.

²² Jean-Marie Pellerin, *Maurice Richard. L'idole d'un peuple*, 196.

²³ *Ibid.*, 298.

²⁴ Craig MacInnis, *Maurice Richard*, 64.

C'est en fait son « sens de la justice »²⁵ qui prend le dessus lorsqu'il réagit. Carrier cite l'exemple d'un match où le Rocket et John Mariucci des Black Hawks de Chicago obtiennent deux punitions différentes pour avoir participé à la même bataille, c'est-à-dire respectivement cinq et deux minutes. Constatant cette injustice, Richard décide de poursuivre l'affrontement avec Mariucci au banc des punitions. Selon Carrier, cette histoire démontre que Richard est forcé de se faire justice.²⁶ Pour nous, cet extrait démontre plutôt un joueur qui non seulement agit de façon violente, mais blâme la mauvaise personne pour sa mésaventure : c'est en effet l'arbitre qui a accordé des punitions différentes, non pas Mariucci, l'autre participant de l'altercation.

Le couple contradictoire violent/persécuté n'existe plus dans l'image de Richard. En effet, toutes les actions de ce dernier sont justifiées par le comportement des autres ; Richard n'est plus considéré comme étant parfois d'humeur exécrationnelle ou d'un caractère difficile. Selon Bill Butler, le héros est au-dessus de la loi : le héros, en effet, a le droit « to establish the laws of Heaven on earth, and the incumbent right to break any of those laws [...] with impunity. For that is partially what a hero is: like the gods, both law-maker and law-breaker. »²⁷

Le 22 octobre 1998, on présente un nouveau titre à Maurice Richard, celui de Compagnon de l'Ordre du Canada. L'honneur est octroyé au même moment à Jean Béliveau et à Brian Mulroney. Ce titre récompense le service exceptionnel que son récipiendaire a rendu au Canada et au « bien de l'humanité. »²⁸ *Le Journal de*

²⁵ Jean-Marie Pellerin, *Maurice Richard. L'idole d'un peuple*, 238.

²⁶ Roch Carrier, *Le Rocket*, 96.

²⁷ Bill Butler, *The Myth of the Hero*, London: Rider, 1979, 9.

²⁸ Site du gouvernement du Canada, visité le 7 novembre 2006.

Montréal et *La Presse* impriment un article de la presse canadienne qui met en valeur la nomination de Jean Béliveau et de Maurice Richard et ne nomme Mulroney que plus loin dans l'article. Dans ces journaux francophones, on ne semble pas se préoccuper de prime abord d'un ancien premier ministre canadien, bien qu'ayant été un de ceux qui fut les plus appréciés, mais plutôt de personnalités québécoises connues du grand public. Les deux quotidiens torontois de notre étude, *The Globe and Mail* et *The Toronto Star*, célèbrent l'honneur rendu à Brian Mulroney et ce en première page: « Mulroney savours a sweet day of acclaim »²⁹ et « Mulroney lands top honour. »³⁰ Il est intéressant de constater que les journaux francophones et anglophones ne soulignent pas le même récipiendaire. Les autres quotidiens étudiés parlent du trio de célébrés et l'annoncent en page frontispice, « Un méchant trio! »³¹ Richard est honoré cette fois en tant que joueur de hockey plutôt que symbole, puisqu'on accorde le même honneur à Jean Béliveau, lequel n'a pas connu la même symbolisation. Les deux joueurs semblent aussi importants pour le Québec, aux yeux du gouvernement du Canada, à tout le moins.

D. Célébration du talent du Rocket : le trophée Maurice Richard

Le 24 janvier 1999, on assiste à l'invention d'une autre tradition lors du dévoilement du trophée Maurice Richard, trophée qui est remis au joueur comptant le plus grand nombre de buts. Cette tradition est instaurée afin de perpétuer la mémoire de Richard et de ses exploits: «... they normally attempt to establish continuity with a

²⁹ Graham Fraser, « Mulroney savours a sweet day of acclaim », *The Globe and Mail*, 23 octobre 1998, la une.

³⁰ Edison Stewart, « Mulroney lands top honour », *The Toronto Star*, 23 octobre 1998, la une.

³¹ « Un méchant trio », *Le Soleil*, 23 octobre 1998, la une.

suitable historic past. »³² C'est la présence de Wayne Gretszky à la cérémonie qui reçoit le plus d'attention, par contre. En fait, la plupart des articles qui parlent du trophée ont dans leur titre le match des étoiles ou Gretszky : « NHL all-star game. North American team on top of world »³³, « Gretszky keeps on trucking »³⁴, « Le match des étoiles de la LNH »³⁵ et « Gretszky va garder sa voiture. »³⁶ C'est la preuve que les héros changent à chaque génération ; on s'intéresse plus au nouveau briseur de records plutôt qu'au vétéran qui vient d'obtenir son trophée. Dans la plupart des quotidiens, on considère que cette nouvelle a un intérêt purement sportif alors que dans le *Toronto Star* et le *Montreal Gazette* on présente l'article en première page. L'attention spéciale portée à l'événement dans *The Toronto Star* s'explique par le fait que le match des étoiles a lieu à Toronto.

E. Le repos pour un héros

Le 27 mai 2000, Maurice Richard décède à l'âge de 78 ans. C'est l'occasion pour les journaux de sortir des archives toutes les histoires ayant trait au Rocket. On peut trouver une quantité impressionnante d'articles publiés entre le 28 et le 31 mai 2000, du lendemain de son décès jusqu'au jour de ses funérailles.

Howard Ramos et Kevin Gosine ont effectué la tâche méticuleuse de recenser tous les articles parus et d'analyser leurs résultats en fonction d'une étude Québec-

³² Eric Hobsbawm et Terence Ranger, dir., *The Invention of Tradition*, Cambridge: Cambridge University Press, 1983, 1.

³³ David Shoalts, « NHL all-star game. North American team on top of world », *The Globe and Mail*, 25 janvier 1999, S01.

³⁴ Damien Cox, « Gretszky keeps on trucking N. America 8, World 6 », *The Toronto Star*, 25 janvier 1999, page frontispice.

³⁵ « Le match des étoiles de la LNH », *La Presse*, 25 janvier 1999, S3.

³⁶ François Gagnon, « Gretzksy va garder sa voiture », *Le Soleil*, 25 janvier 1999, D3.

ROC (Rest Of Canada). En résumé, l'article de Ramos et de Gosine conclut que le ROC, en l'occurrence illustré par les médias anglophones, « were willing to surrender this particular hockey legend to French Québec. »³⁷ Il est vrai que dans les journaux du Québec, Richard est considéré de prime abord comme un héros de la province. Par exemple, dans *The Globe and Mail* on dit : « Richard's on ice feats left a lasting impression on a hockey-mad province »³⁸ et « I am just a hockey player, idol of Quebec used to say. »³⁹ L'édition du 29 mai 2000 du *Devoir* soumet que les funérailles d'État que l'on réserve à Richard représentent un honneur peu commun, octroyé aux gens « ayant profondément marqué la société québécoise. »⁴⁰ Selon Orrin Klapp, l'importance du héros peut se lire dans la mise en scène spectaculaire de ses funérailles : « The magnitude of funeral honors reflects the hero's social value and status. »⁴¹ Toujours dans *Le Devoir*, on compare les réactions au décès du Rocket à celles rapportées lors de la mort d'Eva Perón en Argentine et de celle de Joseph Staline en Russie, une intéressante comparaison. Dans la même veine, mais au Québec, on parle tour à tour des décès du frère André, d'Howie Morenz, du cardinal Paul-Émile Léger, de Wilfrid Laurier et de René Lévesque.

Ramos et Gosine ont raison d'affirmer que le Rocket est *a priori* un héros québécois, ou du moins, que le reste du pays permet, accepte, que le public québécois prenne possession de son image. Nous croyons que Maurice Richard est un héros canadien par ses réalisations dans le domaine du hockey alors que son statut de héros

³⁷ Howard Ramos et Kevin Gosine, « The Rocket: Newspaper Coverage of the Death of a Québec Cultural Icon, A Canadian Hockey Player », dans *Journal of Canadian Studies*, (2002) vol. 36, n° 4, 9.

³⁸ Shawna Richer, « Rocket, a man for all periods », *The Globe and Mail*, 28 mai 2000, S01.

³⁹ Tu Thanh Ha, « I am just a hockey player, idol of Quebec used to say », *The Globe and Mail*, 28 mai 2000, S02.

⁴⁰ Jean Dion, « Funérailles d'État mercredi », *Le Devoir*, 29 mai 2000, la une.

⁴¹ Orrin Klapp, « Hero worship in America » dans *American Sociological Review*. vol. 14, n° 1 (1949), 58.

au Québec est atteint par l'entremise des valeurs qu'il symbolise ; son statut de hockeyeur est secondaire au Québec. Il semble donc que le pouvoir d'unification du hockey qui est proposé par plusieurs ne soit pas des plus puissants, puisque le sentiment envers une personnalité notoire comme le Rocket diffère des deux côtés. Il est important de souligner de plus que cette différence de perception n'était pas présente lorsque Richard jouait encore; elle s'est développée de par les efforts de la presse québécoise et la volonté du public de suivre cette dernière.

Le déluge de souvenirs est bien sûr plus prononcé dans la presse québécoise, mais on trouve quand même quelques articles au sujet de Maurice Richard à Toronto. *Le Journal de Montréal* est sans aucun doute le journal qui dédie le plus d'espace à ce dernier : 48 pages et un cahier souvenir le 28 mai, 18 pages le lendemain, 15 pages le surlendemain et encore 31 pages le 31 mai.

Tous les joueurs, journalistes et admirateurs participent au déluge médiatique. Les journalistes deviennent les vedettes du jour en raison de leur contact direct avec le Rocket. Des articles de toute sorte émergent par exemple sur les cartes sportives à l'effigie du Rocket, les sites internet dédiés au Rocket, les hommes qui portent le nom Maurice Richard, un inventaire des visites du Rocket à Québec, une description de ses yeux, l'arbre généalogique des Richard et toutes les chansons écrites à son sujet, somme toute, le Rocket est étudié sous tous les angles possibles. Une entrevue avec un guide touristique paraît dans *La Presse* parce que ce dernier a rencontré Maurice Richard, à une occasion. Il décrit de quelle manière il a préparé une truite que Richard a si gracieusement attrapée. C'est donc dire que tous ceux qui ont vu, entendu, touché ou parlé avec le Rocket font partie des nouvelles. C'est un étalage de la mémoire collective du Québec.

L'histoire qui semble adoptée de tous est que Maurice Richard a toujours été un héros malgré lui : « He became, to his great reluctance, the icon for Quebec's nascent nationalism. »⁴² On plaint l'homme qui a vu son image transformée et appropriée par la cause nationaliste, pourtant on continue de le faire au moment de son décès. C'est dire que le silence du Rocket sème la confusion et invite les gens à conjecturer. Peggy Curran du *Montreal Gazette* nous fait part de ses espoirs : « There will be no more clawing for a piece of his soul, for that magic endorsement of federalism or separatism that he refused to make in life. »⁴³

Maurice Richard est aussi un héros qui semble dépasser les limites générationnelles puisqu'une majorité de ceux qui le pleurent ne l'ont jamais vu jouer. En effet, on nous informe que 63 pourcent des Québécois en 2000 ont moins de 45 ans,⁴⁴ ce qui veut dire qu'ils ne peuvent pas se rappeler d'avoir vu le Rocket en action, sauf dans des reprises à la télévision. Bob McKenzie du *Toronto Star* commente cette idée : « Remarkable in yesterday's crowd was the number of people too young to have seen Richard play hockey but for whom the personage seems as close as if he had just loosened his skates after his last game. »⁴⁵ Un an plus tôt, dans *Le Devoir*, Paul Daoust, un enseignant à la retraite, avait constaté cette intéressante caractéristique à propos du Rocket lors de la fermeture du Forum : « Ceux qui ont reçu le mythe en héritage, qui n'ont jamais vu jouer le Rocket

⁴² Tu Thanh Ha, « I am just a hockey player, idol of Quebec used to say », *The Globe and Mail*, 29 mai 2000, S02.

⁴³ Peggy Curran, «The myth is reality », *The Montreal Gazette*, 31 mai 2000, A3.

⁴⁴ Pierre Gravel, « Bien plus qu'un grand disparu », *La Presse*, 28 mai 2000, A19.

⁴⁵ Bob McKenzie, « 100,000 say last goodbye to the Rocket », *The Toronto Star*, 31 mai 2000, A01.

applaudissent, tandis que ceux qui ont fabriqué le mythe regardent émus à la télé cette scène d'une rare intensité dans la vie d'un peuple. »⁴⁶

Deux conclusions peuvent être tirées de la revue de presse sur la mort du Rocket. Comme on peut le constater à la lecture des commentaires qui précèdent, la couverture de l'événement au Québec porte plus sur Maurice Richard, l'homme, que Maurice Richard, le joueur de hockey. La plupart des articles se concentrent sur l'aspect humain de Maurice Richard. On peut donc conclure que Maurice Richard est un héros au Québec parce qu'il symbolise des valeurs, beaucoup plus que parce qu'il a été un joueur de hockey hors pair. Il semble qu'une fois l'étape de la symbolisation complétée, l'homme derrière le symbole devient d'importance secondaire : « ... the hero is properly conceived as a symbol rather than a real person. »⁴⁷ Thomas Connelly avait soulevé cette observation dans son étude de l'image de Robert E. Lee. L'auteur affirme en effet que la perception de l'image de Lee est comme un fils n'ayant jamais désobéi à sa mère, un étudiant modèle, un homme sans aucun défaut, celle d'un être parfait qui n'existe même pas en réalité.⁴⁸ Ce n'est donc pas Maurice Richard que les gens admirent tant, mais bien l'image qu'on en a créée, laquelle ne ressemble pas en tous points à l'homme qui a vécu.

On oublie que les débuts du Rocket furent douteux; on oublie aussi que la performance de Richard n'était pas continue et qu'on s'en plaignait ouvertement dans la presse. On oublie aussi que la violence dont Richard faisait preuve ne faisait pas de lui un modèle à suivre, violence qui est d'ailleurs presque éradiquée du

⁴⁶ Paul Daoust, « 17 mars 1955: 50 ans plus tard – L'émeute au Forum, première révélation du mythe Richard », *Le Devoir*, 17 mars 2005.

⁴⁷ Orrin Klapp, « Hero worship in America », 61.

⁴⁸ Thomas Connelly, *Robert E. Lee and his Image in American Society*, New York: Alfred A. Knopf, 1977, xiv et 3.

hockey d'aujourd'hui. Maurice Richard est un héros, certes, mais on ne le connaît pas vraiment. Était-il un bon père de famille ? Il n'était jamais présent. Était-il un bon mari? Il ne parlait jamais. Était-il un bon employé? Il agissait sans réfléchir. L'homme derrière le héros n'est donc pas parfait et c'est bien ainsi. Son imperfection le rapproche de nous et en fait un héros accessible. Il ne faut simplement pas penser que l'image que l'on vénère est véritablement Maurice Richard; elle est en fait une représentation des valeurs que l'on veut promouvoir.

Ces valeurs, selon Pierre Foglia, sont les suivantes : « Il était le Québec rude et peu sûr de lui. Il était son cœur immense. Il était son vide de mots. Il était ses terribles silences. Il était ses frustrations [...] Il était tout un peuple en sourde colère. »⁴⁹ Richard est admiré pour sa rudesse, pour son attitude taciturne, sa générosité et son courage dans l'adversité. Cette rudesse dont il a fait preuve dans sa carrière est justifiée encore aujourd'hui, puisque « c'était sa marque de commerce. »⁵⁰ Son caractère taciturne est confirmé par un de ses fils : « Mon père ne nous parlait pas beaucoup de ses opinions. C'est en lisant sa chronique [...] que nous apprenions ce qu'il pensait vraiment de tel ou tel sujet. »⁵¹

Une des constantes dans tous les journaux est la mention de son mythe fondateur, l'émeute. Richard est lié de près à cet événement puisque c'est ce dernier qui l'a fait connaître au-delà du domaine du hockey. Notre deuxième conclusion, en ce qui a trait à la couverture médiatique de cet événement, se rapporte précisément à ce sujet. Nous avons constaté en effet que la presse québécoise se rappelle de la suspension de Richard, des conséquences de cette suspension sur les résultats de l'équipe et sur les statistiques personnelles de Richard et de l'émeute qui suit cette

⁴⁹ Pierre Foglia, « Le dernier des héros », *La Presse*, 28 mai 2000, A4.

⁵⁰ Pierre Durocher, « Le héros des francophones », *Le Journal de Montréal*, 28 mai 2000, 95.

⁵¹ *La Presse*, 28 mai 2000, A3.

suspension. On semble oublier, ou du moins mettre de côté la raison de la suspension. On décrit en long et en large la lâcheté de la punition et la signification de l'émeute dans le contexte de la Révolution tranquille.

F. La résurgence des outils de mémoire

En 2004, un concours intitulé *The Greatest Canadian*, organisé par la Canadian Broadcasting Corporation (CBC) demande à la population d'élire le plus grand Canadien de l'histoire. Maurice Richard obtient le 23^{ième} rang, devant Céline Dion, Laura Secord, Mario Lemieux, Wilfrid Laurier et Jean Béliveau, mais à la suite de Don Cherry, réputé pour ses commentaires dénigrant les Canadiens français, Wayne Gretzky et Bobby Orr, qui ont, à eux deux, brisé presque tous les records du Rocket, et Louis Riel, un symbole de la francophonie canadienne.⁵² Il est à noter que le concours, publicisé sur un réseau de télévision anglophone, n'a probablement pas récolté beaucoup de votes en provenance de la population francophone du Québec.

En novembre 2005, le film de Charles Binamé, simplement intitulé *Maurice Richard*, sort en salle, suivant une campagne publicitaire massive, rarement vue au Québec. Roy Dupuis joue le rôle du Rocket, lui qui avait déjà personnifié le héros dans le cadre d'une minisérie et d'un message publicitaire. Parmi les légendes que Binamé choisit de raconter, on retrouve entre autres le premier but de Richard, le but Seibert, les huit points après son déménagement, l'épisode « Killer » Dill et le but compté à demi-conscient.

⁵² Site de CBC, visité le 15 septembre 2005.

Le premier but de Richard s'est passé, nous le rappelons, lors de sa troisième joute avec les Canadiens alors que dans le film, le but est compté dès sa première partie. Que le premier but de Richard soit compté dès sa première apparition est un point crucial pour la « fétichisation des origines », laquelle vise à parfaire le récit des débuts du héros. Le but Seibert est bien mis en scène : Richard avance sur la glace à une vitesse faramineuse, Seibert l'empoigne, Richard continue son chemin et Seibert se retrouve presque à califourchon sur le dos de Richard. Le fait que toute la scène se déroule en vitesse réduite ajoute une touche surnaturelle à l'exploit. La performance de Maurice Richard après son déménagement est d'autant plus appréciable dans le film parce qu'on assiste au déménagement lui-même et qu'on peut donc apprécier la douleur physique qui s'ensuit.

L'altercation avec Bob Dill est introduite de façon très efficace : on présente Dill comme un joueur ayant pratiquement assassiné un de ses collègues et la mise en scène du film nous laisse conclure que la rencontre des deux joueurs est un des moments les plus anticipés de l'année. Pourtant, la veille de la joute, nous n'avons recensé aucun commentaire sur la présence prévue de Dill. Dans le film, comme dans un des articles de l'époque, Dill étend Richard sur la glace avant que celui-ci ne rétorque, un fait qui réapparaît en fait dans ce film, alors qu'on avait décidé d'oublier ce détail jusqu'à maintenant. Le choix de Sean Avery pour jouer le rôle de Dill est intéressant puisque Avery est un joueur détesté par une bonne portion du public et par une majorité de joueurs aussi, tant pour son attitude arrogante sur la glace que ses commentaires racistes dans les coulisses.

Pour ce qui est du but compté à demi conscient, on voit que Binamé s'est efforcé de faire vivre au public l'état d'esprit du Rocket suivant sa commotion cérébrale. En effet, dès la reprise de conscience du Rocket jusqu'à la fin de la scène en question, la caméra est hors focus et instable et le temps est ralenti. Dans la plupart des biographies, il est raconté que Richard insiste pour aller sur la glace afin

de compter un but et d'aider son équipe, ce qui le rend des plus héroïques. Dans le film, c'est Dick Irvin qui lui dit d'aller sur la patinoire et Richard ne semble pas très pressé de s'y rendre.

Les événements qui valent à Richard sa suspension sont racontés de façon à défendre les actions du Rocket. En effet, on adopte l'argument de défense de ce dernier à l'époque affirmant qu'il ne voyait rien et qu'il avait frappé l'arbitre par mégarde. Dans le film, la caméra est encore une fois hors focus et instable, pour illustrer le malaise de Richard et la confusion du moment. On voit aussi l'arbitre qui tient Richard alors qu'un autre joueur en profite pour le frapper en plein visage. Après cette joute, on dirige notre attention vers l'annonce de la suspension, mais plus précisément sur Richard qui s'enquiert de la punition qu'a obtenue Hal Laycoe pour avoir participé au même combat : rien du tout.

Tel que souligné par Benoît Melançon, le film est présenté en prenant pour acquis que tous connaissent l'émeute et les circonstances entourant cet événement. Conséquemment, le film débute et se termine avec des allusions à l'émeute, sans la mentionner explicitement. Binamé présente cet événement comme le cadre d'analyse pour la vie de Richard; il n'y a donc aucun doute que le personnage sera baigné d'une aura nationaliste.

Le film comporte une pléthore de commentaires, directs ou non, sur les relations entre Canadiens français et Canadiens anglais. Par exemple, une des premières scènes montre Richard forcé, par son patron anglophone, de continuer de travailler après les heures normales, ce qui le fait arriver en retard à sa partie de hockey. Cette partie semble être peine perdue pour l'équipe de Richard mais le regard narquois du patron qui fume un cigare à ce moment précis « réveille » Richard, qui va compter un but. On veut faire comprendre dès lors que la performance de Richard est intimement liée aux affronts que lui font les Canadiens anglais. À une autre occasion,

Richard converse avec son coiffeur qui lui demande ce que Dick Irvin a pu dire durant un entracte suivant lequel Richard compta cinq buts. Il semble qu'Irvin ait commenté le « manque de testostérone » des Canadiens français, mais Richard ne le mentionne pas. Encore une fois, c'est en réponse à un affront que Richard compte des buts. Une discussion à propos des relations entre Canadiens français et Canadiens anglais dans la Ligue a lieu lors d'un trajet en train. Un des joueurs dit explicitement que « quelqu'un doit faire de quoi » à propos des injustices raciales dont ils sont témoins et il pose les yeux sur Richard. Il est clair qu'on met en scène ici le « besoin » d'un porte-étendard, la venue d'un messie pour la cause francophone. Richard semble prendre la cause à cœur alors qu'il décide d'écrire dans un quotidien afin de présenter au grand jour les insultes qu'il doit subir jour après jour. Quand le film tire à sa fin, on entend un commentaire d'un journaliste radio qui dit de l'émeute que c'est un « conflit racial déchaîné » qui a lieu dans les rues de Montréal. Pourtant, notre revue de presse de la période nous a fait tirer une conclusion claire: il n'y a aucune mention d'un tel conflit à ce moment, simplement un événement de hockey qui s'est retrouvé à la une des journaux.

L'image de Richard dans le film nous semble être celle d'un héros passif. Le patron qui force Richard à rester à l'usine ne reçoit aucune répartie du Rocket ; l'employé de l'usine qui tente d'inviter Richard à une réunion syndicale n'obtient aucune réponse ; sa future épouse doit faire les premiers pas et, elle aussi, ne se mérite qu'un « J'parle pas pour rien ». Quand il agit, lors de sa critique de Campbell dans un article de journal, il se rétracte de toute façon, ce qui démontre que la vraie passion du Rocket, ce qui passe en premier, c'est le hockey, pas son honneur.

Il est présenté, encore une fois, comme un homme forcé par les autres de réagir violemment. Dès le camp d'entraînement, on voit des tentatives délibérées de faire monter le tempérament de Richard, ce qui se produit éventuellement, au soi-disant plaisir de Dick Irvin. Ce dernier semble rechercher les points sensibles de

Richard pour les exploiter impunément. Lorsqu'il dit à Richard qu'il ne jouera pas à la partie du soir, ce dernier jette tous les bâtons par terre et claque la porte, ce qui amène Irvin à dire : « That's what I want. » On pourrait faire le lien avec l'image passive vue auparavant, puisque le film montre Dick Irvin contrôlant les émotions du Rocket alors que ce dernier ne semble pas avoir ce pouvoir.

La sensibilité de Richard est encore modifiée. En effet, de 1942 à 1960, le Rocket est émotif, mais de façon violente. Il explose, il rage, il pleure d'avoir tout donné ; c'est l'émotion d'un « vrai » homme. Ses émotions sont transmises du Rocket au public par des journalistes qui s'assurent de conserver l'image hautement masculine de ce dernier. De 1960 à 1996, on ne parle pas du Rocket de cette façon, on se sert de l'image du bon joueur de hockey. Ses crises de larmes sont passées sous silence plutôt qu'expliquées ou justifiées. L'image idéale de l'homme est alors en plein changement et n'est plus perçue de la même façon que lors de la première période. Comme les qualités recherchées chez l'homme oscillent d'un côté comme de l'autre, il semble plus souhaitable de ne promouvoir aucune image masculine. Finalement, de 1996 à 2007, les pleurs du Rocket sont perçus comme ceux d'un grand-père au bord de ses émotions. Les larmes qui coulent à la fermeture du Forum et au dévoilement du trophée deviennent des preuves de reconnaissance du Rocket envers le public qui le célèbre. Elles sont aussi une manifestation du changement qui s'est opéré chez le Rocket ; il est maintenant vu comme un adorable grand-père plutôt qu'un joueur agressif.

Richard est un héros qui surmonte une foule d'obstacle et qui n'abandonne pas, un exemple de ténacité. Lui et son épouse ont de modestes moyens, ce qui est montré plusieurs fois dans le film ; son beau-père tente de l'empêcher de marier la femme qu'il aime ; ses blessures le font surnommer le « citron » ; son talent lui vaut d'être pourchassé par tous et de risquer sa vie à chaque partie ; et sa longue carrière le rend physiquement amoindri. Il est à noter que l'histoire des origines modestes, du

besoin de prouver constamment sa valeur et l'étalage des blessures subies sont des éléments communs dans les biographies des joueurs de hockey. Nous avons examiné les biographies de Gordie Howe, de Jean Béliveau et de Bernard Geoffrion. Les trois hockeyeurs décrivent en détail les problèmes physiques dont ils ont souffert lors de leurs carrières. Ils parlent tous de la pression ressentie afin de performer selon les attentes du public et de leur entraîneur. Le récit de Maurice Richard n'est donc pas unique, au contraire.

Le film est une réalisation parmi d'autres confirmant le culte du héros Maurice Richard. Selon Klapp, on peut déterminer l'existence d'un culte bien développé selon certains signes. Premièrement, une institution ou un groupe existe dans le seul but de commémorer le héros. Dans ce cas-ci, le trophée Maurice Richard semble être le plus près de la définition. Deuxièmement, il existe des monuments, des reliques qui eux-mêmes sont devenus les objets du culte, pensons aux articles en vente sur le site internet de *Ebay* par exemple. En troisième lieu, on peut constater que la tombe du héros, ou tout autre lieu qui le commémore, devient un lieu de pèlerinage. Au moment du décès du Rocket, les gens déposaient des fleurs au pied de sa statue, devant de l'aréna du même nom, ainsi qu'en face de sa maison, dans le quartier de Bordeaux. Finalement, la commémoration « includes recounting or re-enactment of the career of the hero through story, drama, impersonation... »⁵³, ce que l'on retrouve dans le film de Charles Binamé.

Nous avons examiné auparavant les idées d'Orrin Klapp et, entre autres, les caractéristiques nécessaires pour qu'un individu devienne un héros, selon lui. En rappel, le héros est issu d'une classe sociale modeste, sa célébrité est due à des performances remarquées, il connaît ensuite une réception positive de la part du grand

⁵³ Orrin Klapp, « Hero worship in America », 59.

public, et il y a finalement une interprétation mythique de ces démonstrations.⁵⁴ Nous croyons que cette étape finale est enfin réalisée, grâce à l'interprétation de l'émeute dans le film de Binamé. Il semble que selon les critères d'Orrin Klapp, Maurice Richard soit enfin un héros à part entière.

Une autre démonstration de l'institutionnalisation du héros se trouve dans le livre de Benoît Melançon, *Les yeux de Maurice Richard*. Bien que l'auteur refuse d'admettre son intérêt pour le Rocket⁵⁵, il fait partie prenante de cette dernière étape du processus d'héroïsation. Il est possible de distinguer la volonté de Melançon de demeurer impartial tout au long de son livre ; il s'efforce de soulever quelques points contradictoires, sans les expliquer, par contre. Pourtant, il est clair que l'auteur est d'une part, un partisan du Rocket et, d'autre part, favorise le côté nationaliste de l'histoire du Rocket ou, pour emprunter son expression, la « main-mise de la lecture nationaliste. »⁵⁶

Melançon désire établir ce qui rend Maurice Richard unique dans le contexte du hockey. Il identifie trois éléments explicatifs : le désir de compter, l'impossibilité de l'arrêter dans son élan et la violence envers et par lui. Ces trois idées se sont retrouvées dans notre revue de presse, la troisième plus souvent. Cette violence est justifiée aussi par Melançon ; « ...puisqu'on l'attaquait, il se considérait en droit de riposter. »⁵⁷ Encore une fois, on transforme la violence de Richard en simple défense.

⁵⁴ Orrin Klapp, « Hero worship in America », 55.

⁵⁵ En effet, Melançon prévient ses lecteurs dès le début de son livre: il n'éprouve aucun sentiment d'attachement pour le Rocket. Pourtant le fait d'accumuler autant de données durant une si longue période atteste du contraire. Qui plus est, Melançon informe dans sa bibliographie qu'il a déjà produit trois articles sur Maurice Richard, en plus de ce livre. L'auteur de ce mémoire se risque à douter du manque d'attachement et se questionne quant aux raisons possibles pour le nier.

⁵⁶ Benoît Melançon, *Les yeux de Maurice Richard*, 175.

⁵⁷ *Ibid.*, 21.

On peut aussi citer la version des événements de 1955 qu'utilise l'auteur, puisqu'il adhère à l'argument selon lequel un arbitre retenait Richard de force. Le statut unique de Richard est démontré de façon plus détaillée alors que Melançon analyse les possibles comparaisons du Rocket avec d'autres. Est-ce que Maurice Richard était le meilleur joueur de son équipe ? de la Ligue nationale de cette époque ? le meilleur attaquant de l'histoire des Canadiens ? le plus grand sportif de la période ? de l'histoire du Québec ? Bien entendu la réponse « impartiale » de Melançon à toutes ces questions informe le lecteur que ...oui. En fait, selon nous, « la nature de mythe »⁵⁸ de Richard est ce qui rend possible une réponse affirmative à ces questions, puisque Richard évolue dans un présent immobile et lequel continue donc sans cesse de se remémorer les prouesses du Rocket.

Il nous semble opportun de revenir ici sur la discussion de Melançon sur la légende, le héros et le mythe, puisque nous incluons ce dernier dans notre étude sur le processus d'héroïsation d'un homme qui, selon lui, n'est pas un héros. Selon lui, la légende se trouve à la fin de la chaîne d'importance, puisque celle-ci « occupe une place secondaire dans la mémoire collective »⁵⁹ et cette place varie au fil des ans. Le héros occupe la seconde place et se distingue parce qu'il se voit assigner une mission spécifique. Finalement, il y a le tout-puissant mythe, qui fait partie de la longue durée, du monde merveilleux, du hasard et qui bénéficie d'une certaine malléabilité. On peut tout d'abord souligner que chaque élément se retrouvant dans la description du mythe peut s'appliquer pour la légende et le héros. Tous accompagnent l'homme dans le temps ; tous font partie d'un monde connexe à la réalité ; et on peut modifier chacun d'eux.

⁵⁸ Benoît Melançon, *Les yeux de Maurice Richard*, 80.

⁵⁹ *Ibid.*, 180.

Dans le contexte de notre étude, nous croyons que la légende représente chacun des épisodes que nous avons rapportés lors de la première étape. C'est le récit d'un événement particulier, qui comporte une certaine leçon. Le mythe se construit à partir de l'émeute et représente la collection de légendes qui forment un tout devenu mythique avec le temps. Le mythe est donc un récit comportant plusieurs événements et qui a un début qu'il est facile d'identifier. Finalement, le héros, Maurice Richard, est l'acteur des légendes et du mythe. Selon cette interprétation, le livre de Melançon porte plutôt sur un héros que sur un mythe. On y parle non seulement des histoires qui forment son mythe, mais aussi de l'homme lui-même.

L'évolution du mythe établie par Melançon est un autre point qui nous semble discutable. Selon lui, on voit à la fois un sentiment de rapprochement (familiarité) et d'éloignement (légende) des admirateurs et de Maurice Richard dans les années cinquante et soixante. Dans la décennie suivante, on procède à la construction du mythe, laquelle semble directement reliée à la montée du mouvement nationaliste. Nous croyons que le mythe se construit continuellement et prend en compte un nombre important d'influences extérieures. Finalement, à la fin du millénaire, on voit une image changeante selon les besoins et une commémoration peu originale, selon Melançon. Au contraire, notre revue de la presse et des événements de cette période nous fait conclure que c'est à ce moment que les outils de commémoration sont utilisés, et ces derniers sont beaucoup plus originaux que les simples honneurs politiques qu'on lui remet dans la période précédente.

G. Conclusion

Nous avons vu que le processus d'héroïsation de Maurice Richard débute par la transmission de récits par les journalistes qui rapportent les faits et gestes de Richard, quelques fois de façon différente et même contradictoire. Cette étape se

termine par la consécration du héros de société par l'entremise d'une émeute qui porte maintenant son nom. En deuxième lieu, on veut confirmer le statut héroïque de Richard en légitimant sa montée spectaculaire au firmament de la célébrité. On y présente une image statique du Rocket qui ne laisse entrevoir aucun détail qui expliquerait l'importance de ce dernier. Finalement, nous avons vu la dernière étape du processus, laquelle consiste en l'institutionnalisation du héros et la symbolisation et l'utilisation de son image.

Nous avons déterminé que cette étape débute avec la cérémonie de la fermeture du Forum en 1996 puisque c'est à cette date que l'on voit pour la première fois Maurice Richard utilisé en tant que symbole, symbole d'une époque révolue, mais aussi symbole légitimateur. Les promoteurs du Centre Molson utilisent non pas Maurice Richard, mais ce que représente Richard, afin de faciliter le déménagement du Canadien de Montréal. L'importance de Maurice Richard dans le cadre de cette cérémonie est confirmée par le fait que l'ovation qu'on lui réserve est rapportée plus en détail que la cérémonie de fermeture elle-même.

L'image de Richard est d'autant plus institutionnalisée qu'on désire la couler dans le bronze, immortalisant du coup une seule version de cette image. Le fait que l'on parle davantage du coût de la statue et de ceux qui paient la facture démontre encore une fois que le symbole Richard est utilisé à des fins spécifiques. Une autre manifestation de la symbolisation du Rocket réside dans la création du trophée Maurice Richard; ce dernier qui s'était vu octroyer des prix en est maintenant devenu un. Finalement, nous avons vu que la maladie du Rocket, ainsi que son décès, suscitent une réponse massive de la part de journalistes, auteurs, admirateurs et autres. Ici, c'est tout un chacun qui intériorise le symbole de Richard; d'anodins, leurs souvenirs deviennent des éléments d'un monde sacré.

Cette symbolisation nous a aussi laissé entrevoir un polissage de l'image de Richard. Tous les couples contradictoires recensés durant le processus n'existent plus à la fin. C'est dire que le Rocket existe maintenant sous deux formes : l'homme tel qu'il était, dans toute son imperfection, et le symbole qu'il est devenu. Ce symbole s'éloigne bien sûr de l'image réelle, mais il est devenu, par la force des choses, la réalité telle qu'on la perçoit maintenant. Même si Maurice Richard revenait sur terre et voulait reprendre le contrôle de son image, ce serait peine perdue. L'image du héros existe maintenant indépendamment de lui; elle appartient au domaine public.

CONCLUSION

Alors qu'aujourd'hui, on a l'impression que l'histoire de Maurice Richard a été étudiée en long et en large sous tous ses aspects, notre étude démontre qu'il est possible de trouver un thème qui n'a été examiné que légèrement et qui ouvre la porte à de nouvelles interprétations. Le fait qu'au tout début de nos recherches, aucun travail analytique n'avait été fait sur la signification de Maurice Richard pour les sociétés québécoise et canadienne a été un élément déclencheur d'intérêt pour notre étude. Malgré la parution depuis du travail de Benoît Melançon, nous réalisons que l'étude de ce dernier, et la nôtre, marquent peut-être le point de départ pour des études sur nos héros, sportifs ou non, et même d'autres travaux d'analyse au sujet du Rocket. En effet, il y a beaucoup à couvrir pour une telle vedette et aussi pour ses confrères sportifs.

Ce que notre étude a voulu démontrer est bien simple et pourrait servir de base pour des études plus approfondies. Maurice Richard est devenu un héros de façon graduelle et non pas instantanée et ce processus s'est effectué avec l'aide des médias et non de façon naturelle ou spontanée. Dans une approche linéaire, on peut voir que notre héros le devient suivant trois étapes bien précises. Il y a tout d'abord la situation d'endettement, la création du héros, où Maurice Richard accumule les records et atteint le point ultime où l'endettement se renverse, au moment de l'émeute. En deuxième lieu, on retrouve l'étape où l'on confirme son statut de héros par le biais d'honneurs officiels. On ne ressent pas encore le besoin de raconter son histoire, simplement d'évoquer son image. En dernier lieu, il y a l'institutionnalisation, étape finale où l'on décide de raconter sa vie et de la remodeler pour servir différentes causes. Ce processus, nous croyons, pourrait être appliqué à d'autres héros, hockeyeurs ou non, Canadiens ou non, fictifs ou non. En effet, tout

héros doit poser des actions pour se faire connaître et accepter, il doit être confirmé de manière officielle, que ce soit par un gouvernement, un groupe d'admirateurs ou une population et il doit être institutionnalisé pour garantir son immortalité.

Au début de notre étude, nous avons discuté en détail des types de héros, portant notre choix sur les cinq types déterminés par Orrin Klapp, soit le conquérant, le « Cendrillon », le rusé, le délivreur et le bienfaiteur. Nous pensions pouvoir, par le biais de cette étude, déterminer à quel type Maurice Richard correspondait. Très tôt, nous avons constaté que plusieurs types pouvaient être retrouvés et nous avons tenté de les associer avec une des étapes du processus d'héroïsation. Nous avons finalement conclu que Maurice Richard a été l'un ou l'autre des types de héros à un moment ou un autre, sans suivre de développement bien précis. Il semble donc que les types de héros d'Orrin Klapp représentent en fait tous des images que l'on applique à nos héros. On veut que notre héros soit le conquérant ; le Rocket a conquis le monde du hockey et la culture populaire québécoise et canadienne. On veut que notre héros présente une histoire d'espoir, de succès ; les origines modestes du Rocket sont rappelées de façon régulière. On veut notre héros rusé et intelligent ; les mots du Rocket sont traités comme de l'or en barre, de rares diamants. On veut que notre héros nous délivre de notre situation ; on dit souvent que le sport représente une catharsis, ce qui transforme l'émeute en une bataille pour la libération des Canadiens français. Finalement, on éprouve encore plus de fierté quand notre héros redonne à la société qui l'a créé ; Maurice Richard est reconnu pour sa générosité envers les enfants, et les hôpitaux qui les traitent.

Nous avons examiné les changements dans l'image du Rocket dans les trois périodes et avons déterminé que le Rocket devient moins violent et plus passif à mesure que le temps passe. D'un joueur qui attaquait ses adversaires et prenait les devants dans les batailles, il est passé à un hockeyeur qui n'a voulu que jouer au

hockey, mais qui fut forcé de se battre, bien malgré lui. Il est un homme avec des émotions à fleur de peau au début, ce qui justifie sa violence et ses sanglots ; ce côté de lui est passé sous silence dans la deuxième étape ; il devient un homme sensible à la fin du processus. L'image de masculinité a elle aussi changé, de pair avec la perception de l'homme idéal par la société en général. D'homme dur, qui travaille de ses mains et qui est le chef de famille, il est devenu un homme patient et un père de famille dévoué. Entre ces deux images, une période d'ébullition sociale où l'homme idéalisé n'était plus le même et où la promotion de valeurs masculines s'est tue pour un moment.

Parmi les qualités communes retrouvées chez les héros, nous avons noté, dans le chapitre premier, une montée rapide de célébrité due à des performances impressionnantes, une réception positive du public et une interprétation mythique des performances. Le deuxième chapitre de ce mémoire a justement montré l'accumulation de ces exploits sportifs et la réception plus que positive du hockeyeur de la part de son public. La perception des exploits de Maurice Richard par ses admirateurs est au départ une mémoire individuelle, intériorisée. De l'émeute qui le consacre en héros de société à sa retraite qui cristallise ses actions, on assiste à la construction de la mémoire collective, la mise en commun des mémoires individuelles et le début des interprétations mythiques des actions de Richard. Cette mémoire collective informelle est structurée par les médias qui continuent de parler des prouesses du Rocket et cette interaction fait en sorte que l'histoire originale se distance peu à peu de celle qui demeure au devant des nouvelles. Le gain de poids du défenseur Earl Seibert d'une biographie à l'autre nous confirme que des changements s'opèrent et que ces changements sont intériorisés dans les souvenirs personnels et collectifs. On peut donc conclure que l'histoire de Richard connaît deux versions : la version originale, simple, mais tout de même extraordinaire de par son contenu, et la version revue et constamment corrigée qui reflète les années passées, tout comme les

valeurs et les besoins changeants de la société. L'histoire et la légende se distancent l'une de l'autre, tout comme le héros s'est éloigné de l'homme qui est au centre de sa création.

Cette constatation nous amène à réfléchir à la place de l'histoire dans notre mémoire. L'histoire se modifie, tout comme la mémoire collective ; comment donc les distinguer ? Notre travail a examiné la construction de la mémoire collective sur Maurice Richard. Nous avons analysé et décortiqué des éléments de cette mémoire, de façon à séparer l'homme du héros et de ses légendes, dans le but de « faire de l'histoire ». L'histoire apporte un volet critique qui permet de questionner la mémoire, tout en participant à la continuité de cette dernière.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES PRIMAIRES

MONOGRAPHIES

Carrier, Roch. *Le Rocket*, Montréal : Stanké, 2000, 304p.

Daignault, Daniel. *Maurice Richard, le plus grand héros du Québec*, Montréal : Edimag, 1999, 94p.

Geoffrion, Bernard et Stan Fishler. *Boum Boum Geoffrion*, Montréal : Les Éditions de l'homme, 1998, 271p.

Gosselin, Gérard. *Monsieur Hockey*, Montréal: Les Éditions de l'Homme, 1960, 125p.

MacInnis, Craig. *Maurice Richard, l'inoubliable Rocket*, Montréal: Les Éditions de l'homme, 1998, 128p.

Mayer, Charles. *L'épopée des Canadiens de Georges Vézina à Maurice Richard*, Montréal, publié par La Brasserie Dow Limitée, 1956, 198p.

Melançon, Benoît. *Les yeux de Maurice Richard. Une histoire culturelle*, Montréal : Éditions Fides, 2006, 279p.

O'Brien, Andy. *Rocket Richard*, Toronto: Ryerson Press, 1961, 134p.

Pellerin, Jean-Marie. *Maurice Richard. L'idole d'un peuple*, Montréal : Les Éditions Trustar, 1998, 517p.

FILM

Binamé, Charles. 2005. *Maurice Richard*. Film sur DVD, coul., 124 min. Montréal: Alliance Atlantis Vivafilm.

JOURNAUX

Le Devoir (Montréal), 1942-2006.

The Evening Telegram (Toronto), 1942-1960.

Le Journal de Montréal (Montréal), 1967-2006.

The Montreal Gazette (Montréal), 1942-2006.

The Montreal Star (Montréal), 1942-1960.

La Presse (Montréal), 1942-2006.

Le Soleil (Québec), 1942-2006.

The Toronto Star (Toronto), 1942-2006.

SOURCES SECONDAIRES

HÉROS

Butler, Bill. *The Myth of the Hero*, London: Rider, 1979, 208p.

Connelly, Thomas. *The Marble Man. Robert E. Lee and his Image in American Society*, New York: Alfred A. Knopf, 1977, 249p.

Duret, Pascal. *L'héroïsme sportif*, Paris: Les Presses universitaires de France, 1993, 136p.

Gerzon, Mark. *A Choice of Heroes. The Changing Faces of American Manhood*, Boston: Houghton Mifflin Company, 1982, 304p.

Klapp, Orrin E. « The Creation of Popular Heroes », dans *The American Journal of Sociology*, vol. 54, n° 2 (1948): 135-141.

----- « Hero Worship in America », dans *American Sociological Review*, vol. 14, n° 1 (1949): 53-62.

----- *Symbolic Leaders. Public Dramas and Public Men*, Chicago: Aldline Publishing Company, 1964, 272p.

Minois, Georges. *Le culte des grands hommes. Des héros homériques au star system*, Paris : Louis Audibert, 2005, 569p.

Porpora, Douglas V. « Personal Heroes, Religion, and Transcendental Metanarratives », dans *Sociological Forum*, vol. 11, n° 2 (1996): 209-229.

SPORT, HOCKEY ET CANADIENS

Bélanger, Anouk. *Where Have the Ghosts Gone? Sports Venues and the Political Economy of Memory in Montreal*, Mémoire de doctorat, Vancouver, Université Simon Fraser, 1999, 217p.

Beauchamp, Pierre-Luc. *Le sport et l'identité collective au Canada : La série du siècle de 1972*, Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2005, 147p.

Di Felice, David. *The Richard Riot : A Socio-Historical Examination of Sports, Culture and the Construction of Symbolic Identities*, Mémoire de maîtrise, Kingston, Queen's University, 1999, 228p.

Earle, Neil. « Hockey as Canadian Popular Culture : Team Canada 1972, Television and the Canadian Identity », dans *Journal of Canadian Studies*, vol. 30, n° 2 (1995): 107-123.

Elias, Norbert et Eric Dunning. *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Mesnil-sur-l'Estrée : Fayard, 1994, 392p.

Etcheverry, Gérard. *Nous sommes tous des hooligans*, Paris : L'âge d'homme, 1990, 173p.

Frey, James H. et D. Stanley Eitzen. « Sport and Society », dans *Annual Review of Sociology*, vol. 17 (1991): 503-522.

Gruneau, Richard et David Whitson. *Hockey Night in Canada : Sport, Identities and Cultural Politics*, Toronto: Garamond Press, 1993, 312p.

Noonan, Kerry. *The Discourse of Hockey in Canada : Mythologization, Institutionalization and Cultural Dissemination*, Mémoire de maîtrise, Ottawa, Université de Carleton, 2002, 177p.

- Panunto, Gabriel Stephen. *For Club or Country? Hockey in Wartime Canada, 1939-1945*, Mémoire de maîtrise, Ottawa, Université de Carleton, 2000, 228p.
- Ramos, Howard et Kevin Gosine. « The Rocket: Newspaper Coverage of the Death of a Quebec Cultural Icon, a Canadian Hockey Player », *Journal of Canadian Studies*, vol. 36, no. 4, (2002): 9-31.
- Suchan, Allan. *The Big Six: Romanticizing an Era of the National Hockey League*, Mémoire de maîtrise, Winnipeg, Université du Manitoba, 2002, 100p.
- Turowetz Allan et Chrystian Goyens. *Les Canadiens de 1910 à nos jours*, Montréal : Les Éditions de l'homme, 1986, 389p.

ÉTUDES DIVERSES

- Agulhon, Maurice. « La statuomanie et l'histoire », dans *Ethnologie française*, vol. 8, 1972 : 145-172.
- Curien, Pauline. *L'identité nationale exposée. Représentations du Québec à l'Exposition universelle de Montréal 1967 (Expo 67)*, Thèse de doctorat, Université Laval, Québec, 2003.
- Eliade, Mircea. *Aspects du mythe*, Paris : Gallimard, 1963, 246p.
- Franklin II, Clyde W. *The Changing Definition of Masculinity*, New York: Pionum Press, 1984, 234p.
- Gritti, Jules. *Feu sur les médias. Faits et symboles*, Paris : Centurion, 1992, 225p.
- Groulx, Patrice. *Pièges de la mémoire. Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous*, Montréal : Éditions Vents d'Ouest, 1998, 436p.
- Hobsbawn, Eric et Terence Ranger, dir. *The Invention of Tradition*, Cambridge: Cambridge University Press, 1983, 322p.
- Hunt, Lynn. « French History in the Last Twenty Years : The Rise and Fall of the Annales Paradigm », dans *Journal of Contemporary History*, vol. 21 (1986): 209-224.
- Jackson, Peter. « The Cultural Politics of Masculinity : Towards a Social Geography », *Transactions (Institute of British Geographers)*, vol. 16, (1991): 199-213.

Knowles, Norman. *Inventing the Loyalists*, Toronto : University of Toronto Press, 1997, 244p.

Linteau, Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard. *Histoire du Québec contemporain: Le Québec depuis 1930*, Montréal : Boréal Express, 1986, 739p.